

**EXTRAITS INSOLITES
SUR LES EQUIDES
DANS L'ŒUVRE
DE CHARLES DARWIN**

par

Bertrand Langlois
Directeur de recherches à l'INRA
SGQA 78 352 Jouy-en-Josas

bertrand.langlois@jouy.inra.fr

AVANT PROPOS

1809-2009. Nous célébrons cette année le bicentenaire de la naissance de Charles Darwin et le cent cinquantième de la publication de *L'Origine des Espèces*.

Les « Hommes de Cheval Français », si tant est qu'il en reste dans l'acception ancienne, ont maintes fois cité Buffon :

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements ; non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête: c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et se rend autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour obéir. »

Ils se doivent de rendre hommage au cavalier britannique Charles Darwin bien qu'il n'ait pas véritablement reconnu sa filiation avec Buffon et Lamarck. Cela ne tenait d'ailleurs pas à son caractère très ouvert et très honnête, mais plutôt à son environnement très britannique. Buffon fut un grand précurseur de l'idée d'évolution à une période où tous les bûchers n'étaient pas encore éteints. D'où ses contradictions et son idée de la dégénérescence pour concilier cette évolution avec le dogme créationniste en vigueur à l'époque. Darwin a aussi oublié la beaucoup plus libérée *Philosophie Zoologique* de Lamarck pour en avoir reçu les enseignements par l'intermédiaire de son grand-père paternel le grand naturaliste Erasmus Darwin, l'auteur de *Zoonomie*. En effet on oublie le plus souvent que l'apôtre de la sélection comme moteur de l'évolution ignorait les lois de Mendel et croyait à l'hérédité des caractères acquis tout comme Lamarck et son grand père Erasmus. Cousinant par sa mère avec Galton, il avait de plus une idée très continue de l'hérédité (voir la relation père fils de la taille des conscrits) et il était loin de soupçonner une entité discontinue comme le gène.

« L'homme de cheval français » plutôt anglophile lui pardonnera ses manquements et reconnaîtra dans le domaine des chevaux qu'il aimait, son ouverture d'esprit, son sens du détail et de la description, ainsi que son talent littéraire.

Charles Darwin était un gentleman campagnard anglais. A ce titre, il montait correctement à cheval et bricolait un peu dans son élevage. Ce n'était pas un aristocrate et sa vision de l'animal était dégagée de l'*a priori* sociologique lié au cheval symbole de noblesse. Il peut ainsi aborder sans réticences l'équitation sud américaine issue de l'équitation hispanique, il s'étonne de l'endurance et de la rusticité des chevaux locaux supérieure à celle des anglais, il ne marque pas d'aversion pour l'hippophagie (un comble pour un anglais), il apprécie à sa juste valeur le travail des mules dans la cordillère des Andes.

D'un point de vue scientifique, le goût qu'il a pour l'espèce ne l'égare pas. Comme espèce modèle il préfère de loin le pigeon. Néanmoins, dès le voyage du *Beagle*, il s'intéresse beaucoup (chap. VII) au fait qu'un équidé sauvage *Equus curvidens* ait habité l'Amérique du

sud, ait disparu, pour être remplacé plus tard par les hordes innombrables descendantes des rares animaux introduits par les conquistadors. Influencé par la pensée de Malthus, il allait faire émerger son principe de sélection naturelle de la constatation de l'alternance de phases de croissance exponentielle avec des phases d'extinction. Dans le même chapitre VII, constatant que les faunes fossiles de mammifères d'Amérique du nord et d'Amérique du sud (dont les équidés) sont plus proches que les faunes actuelles, il réfléchit à l'isolement géographique introduit par le grand plateau méridional du Mexique sous le 20° degré de latitude, origine selon lui des deux provinces zoologiques de l'Amérique qui contrastent si vivement l'une avec l'autre.

Dans l'*Origine des espèces*, il se pose la question de l'origine mono- ou poly-phylétique de races domestiques aussi différentes que le cheval de course et le cheval de trait. Il constate la force supérieure à toute autre du cheval de trait belge et la plus grande vitesse des chevaux de courses anglais par rapport aux chevaux arabes dont ils descendent. Il pointe aussi à ce propos la question de la limite de sélection. On ne saurait évidemment augmenter indéfiniment la vitesse des chevaux ou des lévriers.

Darwin consacre en outre un long développement au phénomène des rayures chez les différentes espèces d'équidés. Il y voit un cas de retour d'un caractère sauvage ancestral. On peut y voir une prémonition de la récessivité, sauf que dans cet exemple c'est un gène dominant (D) que l'on sait maintenant être à l'origine du phénomène. Ajoutons qu'il est en passe d'être décrypté au niveau moléculaire, une jolie façon de célébrer les 150 ans.

Mais revenons au cavalier Charles Darwin : on le savait naturaliste de terrain mais c'était aussi un randonneur accompli baptisé aux 10h de cheval par jour, aux traversées de déserts et de hautes montagnes, aux bivouacs sous la pluie, à la faim et à la soif.

Ecrivain de talent, on peut aussi le considérer comme le premier scénariste de western ; attaques d'haciendas par les indiens, guerre d'extermination ethnique, faits d'armes accomplis à cheval. Il vire souvent à la description ethnologique. On trouve ainsi de très bonnes descriptions du matériel (selle, étriers, éperons, lassos, bolas) et des techniques (débouillage, abattage du bétail, chasse). On apprend aussi dans ses écrits comment on se sert d'une « madrina » pour conduire des mules, épisode qui complète ce que nous avons vu pour les taureaux avec le « dountaire » ou « simbeu » et les « cabestro » (voir le n°80 d'*Ethnozootecnie* sur le gardiennage en élevage).

Il aurait sans doute fallu s'intéresser à l'œuvre complète originale en anglais pour faire un travail exhaustif. Toutefois, deux de ses ouvrages majeurs sont disponibles en Français sous format électronique. Ceci facilite la recherche par mots clés des passages qui nous intéressent qu'il suffit ensuite de sélectionner. C'est le résultat de cette collecte qui vous est soumis ici sans qu'aucune modification ou correction n'aient été apportées. J'espère que vous serez surpris et intéressés par ces extraits et je vous en souhaite une bonne lecture. Cela vous donnera une vision très orientée et donc très biaisée de l'origine des espèces et du voyage d'un naturaliste autour du monde. Je vous invite donc bien évidemment à lire *in extenso* si ce n'est déjà fait ces textes fondateurs.

Bertrand Langlois

Jouy-en-Josas, le 25 mai 2009

EXTRAITS DE L'ORIGINE DES ESPECES

D'après [Charles Darwin](#)

Édition de 1906 (Schleicher Frères, Editeurs)

Traduit par [Edmond Barbier](#) en 1876

Recherche sur le mot clé CHEVAL :

PRINCIPES DE SELECTION ANCIENNEMENT APPLIQUES ET LEURS EFFETS.

(1) Considérons maintenant ; en quelques lignes, la formation graduelle de nos races domestiques, soit qu'elles dérivent d'une seule espèce, soit qu'elles procèdent de plusieurs espèces voisines. On peut attribuer quelques effets à l'action directe et définie des conditions extérieures d'existence, quelques autres aux habitudes, mais il faudrait être bien hardi pour expliquer, par de telles causes, les différences qui existent entre le cheval de trait et le cheval de course, entre le Limier et le Lévrier, entre le pigeon Messenger et le pigeon Culbutant. Un des caractères les plus remarquables de nos races domestiques, c'est que nous voyons chez elles des adaptations qui ne contribuent en rien au bien-être de l'animal ou de la plante, mais simplement à l'avantage ou au caprice de l'homme. Certaines variations utiles à l'homme se sont probablement produites soudainement, d'autres par degrés ; quelques naturalistes, par exemple, croient que le Chardon à foulon armé de crochets, que ne peut remplacer aucune machine, est tout simplement une variété du *Dipsacus* sauvage ; or, cette transformation peut s'être manifestée dans un seul semis. Il en a été probablement ainsi pour le chien Tournebroche ; on sait, tout au moins, que le mouton Ancon a surgi d'une manière subite. Mais il faut, si l'on compare le cheval de trait et le cheval de course, le dromadaire et le chameau, les diverses races de moutons adaptées soit aux plaines cultivées, soit aux pâturages des montagnes, et dont la laine, suivant la race, est appropriée tantôt à un usage, tantôt à un autre ; si l'on compare les différentes races de chiens, dont chacune est utile à l'homme à des points de vue divers ; si l'on compare le coq de combat, si enclin à la bataille, avec d'autres races si pacifiques, avec les pondeuses perpétuelles qui ne demandent jamais à couver, et avec le coq Bantam, si petit et si élégant ; si l'on considère, enfin, cette légion de plantes agricoles et culinaires, les arbres qui encombrant nos vergers, les fleurs qui ornent nos jardins, les unes si utiles à l'homme en différentes saisons et pour tant d'usages divers, ou seulement si agréables à ses yeux, il faut chercher, je crois, quelque chose de plus qu'un simple effet de variabilité. Nous ne pouvons supposer, en effet, que toutes ces races ont été soudainement produites avec toute la perfection et toute l'utilité qu'elles ont aujourd'hui ; nous savons même, dans bien des cas, qu'il n'en a pas été ainsi. Le pouvoir de sélection, d'accumulation, que possède l'homme, est la clef de ce problème ; la nature fournit les variations successives, l'homme les accumule dans certaines directions qui lui sont utiles. Dans ce sens, on peut dire que l'homme crée à son profit des races utiles.

(2) Le même procédé de sélection, joint à des soins particuliers, a transformé le cheval de course anglais et l'a amené à dépasser en vitesse et en taille les chevaux arabes dont il descend, si bien que ces derniers, d'après les règlements des courses de Goodwood, portent un poids moindre. Lord Spencer et d'autres ont démontré que le bétail anglais a augmenté en poids et en précocité, comparativement à l'ancien bétail. Si, à l'aide des données que nous fournissent les vieux traités, on compare l'état ancien et l'état actuel des pigeons Messagers et des pigeons Culbutants dans la Grande-Bretagne, dans l'Inde et en Perse, on peut encore

retracer les phases par lesquelles les différentes races de pigeons ont successivement passé, et comment elles en sont venues à différer si prodigieusement du Biset.

(3) Il serait également téméraire d'affirmer que les caractères, poussés aujourd'hui jusqu'à leur extrême limite, ne pourront pas, après être restés fixes pendant des siècles, varier de nouveau dans de nouvelles conditions d'existence. Sans doute, comme l'a fait remarquer M. Wallace avec beaucoup de raison, on finira par atteindre une limite. Il y a, par exemple, une limite à la vitesse d'un animal terrestre, car cette limite est déterminée par la résistance à vaincre, par le poids du corps et par la puissance de contraction des fibres musculaires. Mais ce qui nous importe, c'est que les variétés domestiques des mêmes espèces diffèrent les unes des autres, dans presque tous les caractères dont l'homme s'est occupé et dont il a fait l'objet d'une sélection, beaucoup plus que ne le font les espèces distinctes des mêmes genres. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire l'a démontré relativement à la taille ; il en est de même pour la couleur, et probablement pour la longueur du poil. Quant à la vitesse, qui dépend de tant de caractères physiques, *Eclipse* était beaucoup plus rapide, et un cheval de camion est incomparablement plus fort qu'aucun individu naturel appartenant au même genre.

(4) Comme je le fais toujours, j'ai cherché chez nos productions domestiques l'explication de ce fait. Or, nous remarquons chez elles quelque chose d'analogue. On admettra, sans doute, que la production de races aussi différentes que le sont les bestiaux à courtes cornes et les bestiaux de Hereford, le cheval de course et le cheval de trait, les différentes races de pigeons, etc., n'aurait jamais pu s'effectuer par la seule accumulation, due au hasard, de variations analogues pendant de nombreuses générations successives.

(5) Le cheval de course anglais et le limier anglais ont évidemment divergé lentement de leur souche primitive de la façon que nous venons d'indiquer, sans qu'aucun d'eux ait produit des branches ou des races nouvelles.

(6) Je citerai toutefois un exemple curieux et compliqué, non pas en ce qu'il affecte un caractère important, mais parce qu'il se présente chez plusieurs espèces du même genre, dont les unes sont réduites à l'état domestique et dont les autres vivent à l'état sauvage. C'est presque certainement là un cas de retour. L'âne porte quelquefois sur les jambes des raies transversales très distinctes, semblables à celles qui se trouvent sur les jambes du zèbre ; on a affirmé que ces raies sont beaucoup plus apparentes chez l'ânon, et les renseignements que je me suis procurés à cet égard confirment le fait. La raie de l'épaule est quelquefois double et varie beaucoup sous le rapport de la couleur et du dessin. On a décrit un âne blanc, mais *non pas* albinos, qui n'avait aucune raie, ni sur l'épaule ni sur le dos ; -- ces deux raies d'ailleurs sont quelquefois très faiblement indiquées ou font absolument défaut chez les ânes de couleur foncée. On a vu, dit-on, le koulan de Pallas avec une double raie sur l'épaule. M. Blyth a observé une hémione ayant sur l'épaule une raie distincte, bien que cet animal n'en porte ordinairement pas. Le colonel Poole m'a informé, en outre, que les jeunes de cette espèce ont ordinairement les jambes rayées et une bande faiblement indiquée sur l'épaule. Le quagga, dont le corps est, comme celui du zèbre, si complètement rayé, n'a cependant pas de raies aux jambes ; toutefois, le docteur Gray a dessiné un de ces animaux dont les jarrets portaient des zébrures très distinctes.

En ce qui concerne le cheval recueilli en Angleterre des exemples de la raie dorsale, chez des chevaux appartenant aux races les plus distinctes et ayant des robes de *toutes* les couleurs. Les barres transversales sur les jambes ne sont pas rares chez les chevaux isabelle et chez ceux poil de souris ; je les ai observées en outre chez un alezan ; on aperçoit quelquefois une légère

raie sur l'épaule des chevaux isabelle et j'en ai remarqué une faible trace chez un cheval bai. Mon fils a étudié avec soin et a dessiné un cheval de trait belge, de couleur isabelle, ayant les jambes rayées et une double raie sur chaque épaule ; j'ai moi-même eu l'occasion de voir un poney isabelle du Devonshire, et on m'a décrit avec soin un petit poney ayant la même robe, originaire du pays de Galles, qui, tous deux, portaient *trois* raies parallèles sur chaque épaule.

Dans la région nord-ouest de l'Inde, la race des chevaux Kattywar est si généralement rayée, que, selon le colonel Poole, qui a étudié cette race pour le gouvernement indien, on ne considère pas comme de race pure un cheval dépourvu de raies. La raie dorsale existe toujours, les jambes sont ordinairement rayées, et la raie de l'épaule, très commune, est quelquefois double et même triple. Les raies, souvent très apparentes chez le poulain, disparaissent quelquefois complètement chez les vieux chevaux. Le colonel Poole a eu l'occasion de voir des chevaux Kattywar gris et bais rayés au moment de la mise bas. Des renseignements qui m'ont été fournis par M. W.-W. Edwards, m'autorisent à croire que, chez le cheval de course anglais, la raie dorsale est beaucoup plus commune chez le poulain que chez l'animal adulte. J'ai moi-même élevé récemment un poulain provenant d'une jument baie (elle-même produit d'un cheval turcoman et d'une jument flamande) par un cheval de course anglais, ayant une robe baie ; ce poulain, à l'âge d'une semaine, présentait sur son train postérieur et sur son front de nombreuses zébrures foncées très étroites et de légères raies sur les jambes ; toutes ces raies disparurent bientôt complètement. Sans entrer ici dans de plus amples détails, je puis constater que j'ai entre les mains beaucoup de documents établissant de façon positive l'existence de raies sur les jambes et sur les épaules de chevaux appartenant aux races les plus diverses et provenant de tous les pays, depuis l'Angleterre jusqu'à la Chine, et depuis la Norvège, au nord, jusqu'à l'archipel Malais, au sud. Dans toutes les parties du monde, les raies se présentent le plus souvent chez les chevaux isabelle et poil de souris ; je comprends, sous le terme isabelle, une grande variété de nuances s'étendant entre le brun noirâtre, d'une part, et la teinte café au lait, de l'autre.

Je sais que le colonel Hamilton Smith, qui a écrit sur ce sujet, croit que les différentes races de chevaux descendent de plusieurs espèces primitives, dont l'une ayant la robe isabelle était rayée, et il attribue à d'anciens croisements avec cette souche tous les cas que nous venons de décrire. Mais on peut rejeter cette manière de voir, car il est fort improbable que le gros cheval de trait belge, que les poneys du pays de Galles, le double poney de la Norvège, la race grêle de Kattywar, etc., habitant les parties du globe les plus éloignées, aient tous été croisés avec une même souche primitive supposée.

Examinons maintenant les effets des croisements entre les différentes espèces du genre cheval. Rollin affirme que le mulot ordinaire, produit de l'âne et du cheval, est particulièrement sujet à avoir les jambes rayées ; selon M. Gosse, neuf mulots sur dix se trouvent dans ce cas, dans certaines parties des Etats-Unis. J'ai vu une fois un mulot dont les jambes étaient rayées au point qu'on aurait pu le prendre pour un hybride du zèbre ; M. W.-C. Martin, dans son excellent *Traité sur le cheval*, a représenté un mulot semblable. J'ai vu quatre dessins coloriés représentant des hybrides entre l'âne et le zèbre ; or, les jambes sont beaucoup plus rayées que le reste du corps ; l'un d'eux, en outre, porte une double raie sur l'épaule. Chez le fameux hybride obtenu par lord Morton, du croisement d'une jument alezane avec un quagga, l'hybride, et même les poulains purs que la même jument donna subséquemment avec un cheval arabe noir, avaient sur les jambes des raies encore plus prononcées qu'elles ne le sont chez le quagga pur. Enfin, et c'est là un des cas les plus remarquables, le docteur Gray a représenté un hybride (il m'apprend que depuis il a eu l'occasion d'en voir un second exemple) provenant du croisement d'un âne et d'une hémione ; bien que l'âne n'ait qu'accidentellement

des raies sur les jambes et qu'elles fassent défaut, ainsi que la raie sur l'épaule, chez l'hémione, cet hybride avait, outre des raies sur les quatre jambes, trois courtes raies sur l'épaule, semblables à celles du poney isabelle du Devonshire et du poney isabelle du pays de Galles que nous avons décrits ; il avait, en outre, quelques marques zébrées sur les côtés de la face. J'étais si convaincu, relativement, à ce dernier fait, que pas une de ces raies ne peut provenir de ce qu'on appelle ordinairement *le hasard*, que le fait seul de l'apparition de ces zébrures de la face, chez l'hybride de l'âne et de l'hémione, m'engagea à demander au colonel Poole si de pareils caractères n'existaient pas chez la race de Kattywar, si éminemment sujette à présenter des raies, question à laquelle, comme nous l'avons vu, il m'a répondu affirmativement.

Or, quelle conclusion devons-nous tirer de ces divers faits ? Nous voyons plusieurs espèces distinctes du genre cheval qui, par de simples variations, présentent des raies sur les jambes, comme le zèbre, ou sur les épaules, comme l'âne. Cette tendance augmente chez le cheval dès que paraît la robe isabelle, nuance qui se rapproche de la coloration générale des autres espèces du genre. Aucun changement de forme, aucun autre caractère nouveau n'accompagne l'apparition des raies. Cette même tendance à devenir rayé se manifeste plus fortement chez les hybrides provenant de l'union des espèces les plus distinctes. Or, revenons à l'exemple des différentes races de pigeons : elles descendent toutes d'un pigeon (en y comprenant deux ou trois sous-espèces ou races géographiques) ayant une couleur bleuâtre et portant, en outre, certaines raies et certaines marques ; quand une race quelconque de pigeons revêt, par une simple variation, la nuance bleuâtre, ces raies et ces autres marques reparaissent invariablement, mais sans qu'il se produise aucun autre changement de forme ou de caractère. Quand on croise les races les plus anciennes et les plus constantes, affectant différentes couleurs, on remarque une forte tendance à la réapparition, chez l'hybride, de la teinte bleuâtre, des raies et des marques. J'ai dit que l'hypothèse la plus probable pour expliquer la réapparition de caractères très anciens est qu'il y a chez les jeunes de chaque génération successive une *tendance* à revêtir un caractère depuis longtemps perdu, et que cette tendance l'emporte quelquefois en raison de causes inconnues. Or, nous venons de voir que, chez plusieurs espèces du genre cheval, les raies sont plus prononcées ou reparaissent plus ordinairement chez le jeune que chez l'adulte. Que l'on appelle *espèces* ces races de pigeons, dont plusieurs sont constantes depuis des siècles, et l'on obtient un cas exactement parallèle à celui des espèces du genre cheval ! Quant à moi, remontant par la pensée à quelques millions de générations en arrière, j'entrevois un animal rayé comme le zèbre, mais peut-être d'une construction très différente sous d'autres rapports, ancêtre commun de notre cheval domestique (que ce dernier descende ou non de plusieurs souches sauvages), de l'âne, de l'hémione, du quagga et du zèbre.

Quiconque admet que chaque espèce du genre cheval a fait l'objet d'une création indépendante est disposé à admettre, je présume, que chaque espèce a été créée avec une tendance à la variation, tant à l'état sauvage qu'à l'état domestique, de façon à pouvoir revêtir accidentellement les raies caractéristiques des autres espèces du genre ; il doit admettre aussi que chaque espèce a été créée avec une autre tendance très prononcée, à savoir que, croisée avec des espèces habitant les points du globe les plus éloignés, elle produit des hybrides ressemblant par leurs raies, non à leurs parents, mais à d'autres espèces du genre. Admettre semblable hypothèse c'est vouloir substituer à une cause réelle une cause imaginaire, ou tout au moins inconnue ; c'est vouloir, en un mot, faire de l'oeuvre divine une dérision et une déception. Quant à moi, j'aimerais tout autant admettre, avec les cosmogonistes ignorants d'il y a quelques siècles, que les coquilles fossiles n'ont jamais vécu, mais qu'elles ont été créées en pierre pour imiter celles qui vivent sur le rivage de la mer.

Recherche sur le mot clé : ANE

(7) Par l'expression de croisement réciproque entre deux espèces j'entends des cas tels, par exemple, que le croisement d'un étalon avec une ânesse, puis celui d'un âne avec une jument ; on peut alors dire que les deux espèces ont été réciproquement croisées. Il y a souvent des différences immenses quant à la facilité avec laquelle on peut réaliser les croisements réciproques. Les cas de ce genre ont une grande importance, car ils prouvent que l'aptitude qu'ont deux espèces à se croiser est souvent indépendante de leurs affinités systématiques, c'est-à-dire de toute différence dans leur organisation, le système reproducteur excepté.

(8) Ces diverses remarques s'appliquent probablement aussi aux animaux ; mais la question se complique beaucoup dans ce cas, soit en raison de l'existence de caractères sexuels secondaires, soit surtout parce que l'un des sexes a une prédisposition beaucoup plus forte que l'autre à transmettre sa ressemblance, que le croisement s'opère entre espèces ou qu'il ait lieu entre variétés. Je crois, par exemple, que certains auteurs soutiennent avec raison que l'âne exerce une action prépondérante sur le cheval, de sorte que le mulet et le bardot tiennent plus du premier que du second. Cette prépondérance est plus prononcée chez l'âne que chez l'ânesse, de sorte que le mulet, produit d'un âne et d'une jument, tient plus de l'âne que le bardot, qui est le produit d'une ânesse et d'un étalon.

Extraits concernant les équidés dans :

Charles Darwin

(1809 - 1882)

**Voyage d'un naturaliste
autour du monde
fait à bord du navire le Beagle
de 1831 à 1836**

Traduit de l'anglais par M. Éd. Barbier

C. Reinwald et C^{ie}, Libraires-Éditeurs
Paris, 1875

Un document produit en version numérique par Jean-Marc Simonet, bénévole,
professeur retraité de l'enseignement de l'Université de Paris XI-Orsay
Courriel: jmsimonet@wanadoo.fr

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Recherche sur les mots clés : Cheval, chevaux, âne, mule, gaucho, guaso

ChapitreII

P37

Il fait nuit quand nous arrivons à Engenhado, après être restés dix heures à cheval. Je ne cessais, d'ailleurs, de ressentir la plus grande surprise en songeant à ce que ces chevaux peuvent supporter de fatigues ; ils me paraissent aussi se remettre de leurs blessures plus rapidement que ne le font les chevaux d'origine anglaise. Les vampires leur causent souvent de grandes souffrances en les mordant au garrot, non pas tant à cause de la perte de sang qui résulte de la morsure, qu'à cause de l'inflammation que produit ensuite le frottement de la selle. Je sais qu'en Angleterre on a dernièrement mis en doute la véracité de ce fait ; il est donc fort heureux que j'aie été présent un jour qu'on attrapa un de ces vampires (*Desmodus d'Orbignyi*, Wat.) sur le dos même d'un cheval. Nous bivouaquions fort tard, un soir, auprès de Coquimbo, dans le Chili, quand mon domestique, remarquant que l'un de nos chevaux était fort agité, alla voir ce qui se passait ; croyant distinguer quelque chose sur le dos du cheval, il y porta vivement la main et saisit un vampire. Le lendemain matin, l'enflure et les caillots de sang permettaient de voir où le cheval avait été mordu ; trois jours après, nous nous servions du cheval, qui ne paraissait plus se ressentir de la morsure.

P41

Je remarque que chaque fois que mon cheval pose le pied sur le sable siliceux, on entend un faible cri.

ChapitreIII

P59

Nous passons la nuit dans une pulperia ou cabaret. Un grand nombre de Gauchos viennent le soir boire des spiritueux et fumer leurs cigares. Leur apparence est très frappante ; ils sont ordinairement grands et beaux, mais ils ont empreint sur le visage tous les signes de l'orgueil et de la débauche ; ils portent souvent la moustache et les cheveux fort longs, bouclés sur le dos. Leurs vêtements aux couleurs voyantes, leurs éperons formidables sonnant à leurs talons, leurs couteaux portés à la ceinture en guise de dagues, couteaux dont ils font un si fréquent usage, leur donnent un aspect tout différent de ce que pourrait faire supposer leur nom de Gauchos, ou simples paysans. Ils sont extrêmement polis ; ils ne boivent jamais sans vous demander de goûter à leur boisson ; mais, pendant qu'ils vous font un salut gracieux, on peut se dire qu'ils sont tout prêts à vous assassiner, si l'occasion s'en présente.

P59-60

Quand on approche de la maison d'un étranger, il y a quelques points d'étiquette à observer. On met son cheval au pas, on récite un *Ave, Maria*, et il n'est pas poli de mettre pied à terre avant que quelqu'un sorte de la maison et vous demande de descendre de cheval ; la réponse stéréotypée du propriétaire est : *Sin pecado concebida*, c'est-à-dire « conçue sans péché. » On entre alors dans la maison, on cause de choses et d'autres pendant quelques minutes, puis on demande l'hospitalité pour la nuit, ce qui, bien entendu, s'accorde toujours. L'étranger prend alors ses repas avec la famille et on lui donne une chambre où il fait son lit avec les couvertures de son recado (ou selle des Pampas).

P61-62

On a écrit tant d'ouvrages descriptifs sur ces pays, qu'il est presque superflu de décrire le lasso ou les bolas. Le lasso consiste en une corde très-forte, mais très-mince, faite en cuir non tanné, tressé avec soin. Une des extrémités est fixée à la large sangle qui maintient l'appareil compliqué du recado ; l'autre se termine par un petit anneau de fer ou de cuivre au moyen duquel on peut faire un nœud coulant. Le Gaucho, au moment de se servir du lasso, conserve,

dans la main qui lui sert à conduire son cheval, une partie de la corde enroulée, et dans l'autre il tient le nœud coulant qu'il laisse fort large, car il a ordinairement un diamètre d'environ 8 pieds. Il le fait tourner autour de sa tête, en ayant soin, par un habile mouvement du poignet, de tenir le nœud coulant ouvert ; puis il le lance et le fait tomber sur l'endroit qui lui plaît. Quand on ne se sert pas du lasso, on l'enroule et on le porte en cet état attaché à l'arrière de la selle. Il y a deux espèces de bolas ou balles ; les plus simples, employées pour chasser les autruches, consistent en deux pierres rondes, recouvertes de cuir et réunies par une mince corde tressée ayant environ 8 pieds de long. L'autre espèce diffère seulement de celle-là en ce qu'elle comporte trois balles réunies par des cordes à un centre commun. Le Gaucho tient dans la main la plus petite des trois boules et fait tourner les deux autres autour de sa tête ; puis, après avoir visé, il les lance et les bolas s'en vont à travers l'espace, tournant sur elles-mêmes comme des boulets ramés. Dès que les boules frappent un objet quel qu'il soit, elles s'enroulent autour de lui en se croisant et en se nouant fortement. La grosseur et le poids des boules varient selon le but que l'on se propose ; faites en pierre et à peine de la grosseur d'une pomme, elles frappent avec tant de force, qu'elles brisent quelquefois la jambe du cheval autour de laquelle elles s'enroulent ; on en fait en bois de la grosseur d'un navet, pour prendre les animaux sans les blesser. Quelquefois les boules sont en fer, ce sont celles qui atteignent la plus grande distance. La principale difficulté pour se servir du lasso ou des bolas consiste à monter si bien à cheval, qu'on puisse, tout en allant au galop, ou en tournant tout à coup, les faire tourner assez également autour de sa tête pour pouvoir viser ; à pied on apprendrait bien vite à s'en servir. Un jour, je m'amusais à galoper et à faire tourner les boules autour de ma tête, lorsque la boule libre rencontra accidentellement un petit arbuste ; le mouvement de révolution cessant tout à coup, la boule tomba à terre, puis rebondit en un instant et alla s'enrouler autour d'une des jambes de derrière de mon cheval ; l'autre boule m'échappa alors et mon cheval se trouva pris. C'était heureusement un vieux cheval expérimenté, car autrement il se serait mis à ruer jusqu'à ce qu'il fût tombé sur le côté. Les Gauchos éclatèrent de rire en criant qu'ils avaient jusqu'alors vu prendre toutes sortes d'animaux, mais qu'ils n'avaient jamais vu un homme se prendre lui-même.

P62

Je vis de tous côtés un grand nombre de perdrix (*Nothura major*). Ces oiseaux ne vont pas en compagnies et ne se cachent pas comme les perdrix en Angleterre ; c'est au contraire un animal fort stupide. Un homme à cheval n'a qu'à décrire autour de ces perdrix un cercle, ou plutôt une spirale, qui le rapproche d'elles chaque fois davantage, pour en assommer à coups de bâton autant qu'il peut en désirer. La méthode la plus ordinaire est de les chasser avec un nœud coulant, ou un petit lasso fait avec la tige d'une plume d'autruche attachée à l'extrémité d'un long bâton. Un enfant monté sur un vieux cheval tranquille peut ainsi en attraper trente ou quarante en un seul jour.

Chapitre IV

P82-83

Nous voyons, en passant, les ruines de quelques belles estancias détruites, il y a quelques années, par les Indiens, après avoir repoussé bien des attaques. Un homme qui habitait une de ces estancias lors d'une attaque me raconta comment les choses s'étaient passées. Les habitants, prévenus à temps, avaient pu faire rentrer tous les bestiaux et tous les chevaux dans le corral¹ qui entourait la maison, et monter quelques petites pièces de canon. Les Indiens, des Araucaniens du Chili méridional, au nombre de plusieurs centaines, et parfaitement

¹ Le *corral* est un enclos fait au moyen de fortes pièces de bois enfoncées en terre et reliées les unes aux autres. Chaque estancia ou ferme a son corral.

disciplinés, se montrèrent bientôt sur une colline voisine, divisés en deux troupes ; ils descendirent de cheval, se débarrassèrent de leurs manteaux de fourrure, et s'avancèrent tout nus à l'attaque. La seule arme d'un Indien consiste en un bambou, ou chuzo, fort long, orné de plumes d'autruche et terminé par une pointe de lance fort acérée. Mon compagnon semblait éprouver encore une profonde terreur en se rappelant ces souvenirs. Arrivé près de l'habitation, le cacique Pincheira ordonna aux assiégés de déposer les armes ou autrement les menaça de mort. Comme dans toutes les circonstances c'eût été là le résultat de l'entrée des Indiens, on ne répondit que par une volée de coups de fusil. Les Indiens, sans se laisser effrayer, s'approchèrent de la palissade du corral ; mais, à leur grande surprise, il s'aperçurent que les poteaux étaient cloués les uns aux autres, au lieu d'être attachés par des lanières de cuir comme à l'ordinaire, et ils essayèrent en vain de s'ouvrir une brèche avec leurs couteaux. Cette circonstance sauva la vie des blancs ; les Indiens emportèrent leurs nombreux blessés, et enfin, un de leurs sous-caciques ayant été atteint, ils battirent en retraite. Ils allèrent retrouver leurs chevaux et semblèrent tenir un conseil de guerre, terrible pause pour les Espagnols, qui, à l'exception de quelques cartouches, avaient épuisé toutes leurs munitions. Au bout d'un instant, les Indiens remontèrent à cheval et disparurent bientôt. Une autre fois, une attaque des Indiens fut encore plus vite repoussée : un Français, ayant beaucoup de calme et de sang-froid, s'était chargé de pointer le canon ; il attendit jusqu'à ce que les Indiens le touchassent presque, puis il fit feu ; le canon était chargé à mitraille, et trente-neuf sauvages tombèrent p071 pour ne plus se relever. Ce seul coup suffit pour mettre toute la bande en déroute.

P86

Au nord du rio Negro, entre ce fleuve et le pays habité près de p074 Buenos Ayres, les Espagnols ne possèdent qu'un petit établissement récemment fondé à Bahia Blanca. En droite ligne, il y a près de 500 milles anglais (800 kilomètres) du rio Negro à Buenos Ayres. Les tribus errantes d'Indiens se servant du cheval, qui ont toujours occupé la plus grande partie de ce pays, ayant dernièrement attaqué à chaque instant les estancias isolées, le gouvernement de Buenos Ayres a équipé, il y a quelque temps, pour les exterminer, une armée sous le commandement du général Rosas.

Les troupes étaient alors campées sur les bords du Colorado, fleuve qui coule à environ 80 milles au nord du rio Negro. En quittant Buenos Ayres, le général Rosas s'avança en droite ligne au milieu des plaines non encore explorées ; après en avoir ainsi chassé les Indiens, il laissa derrière lui, à de grands intervalles, de petits détachements avec des chevaux (*a posta*) pour assurer ses communications avec la capitale. Le *Beagle* devait faire escale à Bahia Blanca ; je résolus donc de m'y rendre par terre, et, plus tard, je me décidai à me servir des postas pour aller de la même façon jusqu'à Buenos Ayres.

11 août. — J'ai pour compagnons de route M. Barris, un Anglais résidant à Patagones, un guide et cinq Gauchos qui se rendent à l'armée pour affaires.

P87

Quelques heures après avoir passé près du premier puits, nous apercevons un arbre fameux que les Indiens révèrent comme l'autel de Walleechu. Cet arbre s'élève sur une hauteur au milieu de la plaine ; aussi le voit-on à une grande distance. Dès que les Indiens l'aperçoivent, ils expriment leur adoration par de grands cris.

Tous les Indiens, quels que soient leur âge et leur sexe, font au moins une offrande ; ils sont alors persuadés que leurs chevaux deviendront infatigables et que leur bonheur sera parfait. Le Gaucho qui me racontait tout cela ajoutait que, en temps de paix, il avait souvent assisté à cette scène, et que lui et ses compagnons avaient coutume d'attendre que les Indiens se fussent éloignés pour aller soustraire les offrandes faites à Walleechu.

P87-88

Les Gauchos pensent que les Indiens regardent l'arbre comme le dieu lui-même, mais il me semble beaucoup plus probable qu'ils ne le regardent que comme l'autel du dieu. Quoi qu'il en soit, la seule raison qui me semble expliquer le choix d'une divinité aussi singulière est que cet arbre sert d'indication à un passage fort dangereux. On aperçoit la sierra de la Ventana à une immense distance. Un Gaucho me raconta que, voyageant un jour avec un Indien à quelques milles au nord du rio Colorado, son compagnon se mit à faire le bruit que font tous ses compatriotes dès qu'ils aperçoivent le fameux arbre ; puis il porta la main à sa tête et indiqua la sierra éloignée. Le Gaucho lui demanda la raison de tous ces gestes et l'indien lui répondit dans son mauvais espagnol : « Première vue de la sierra. » A environ 2 lieues de ce curieux arbre, nous faisons halte pour la nuit. A cet instant, les Gauchos aperçoivent une malheureuse vache : sauter en selle et commencer la chasse est l'affaire d'un instant ; quelques minutes après, ils la traînent jusqu'à notre campement et la tuent. Nous p076 possédons donc les quatre choses nécessaires à la vie « en el campo » : des pâturages pour les chevaux, de l'eau (en bien petite quantité, il est vrai, et bien boueuse), de la viande et du bois pour faire du feu. Les Gauchos ne se possèdent pas de joie à la vue de tant de luxe, et nous dépeçons bientôt la pauvre vache. C'est la première nuit que je passe en plein air avec ma selle pour oreiller. La vie indépendante du Gaucho offre, sans contredit, un grand charme ; n'est-ce donc rien que de pouvoir arrêter son cheval quand bon vous semble et de dire : « Nous allons passer la nuit ici » ? Le silence de mort qui règne sur la plaine, les chiens montant la garde, les Gauchos faisant leurs dispositions pour la nuit autour du feu, tout, dans cette première nuit, a laissé dans mon esprit une impression qui ne s'effacera jamais.

P89-90

Le Colorado, à l'endroit où nous le traversons, a environ 60 mètres de large ; le plus ordinairement, il doit avoir le double de cette largeur. Ce fleuve a un lit fort tortueux indiqué par des saules et par des champs de roseaux. En ligne directe, nous nous trouvions, m'a-t-on dit, à 9 lieues de l'embouchure du fleuve ; par eau, il y en a 25. Notre passage en canot se trouva retardé par un incident qui ne laissa pas de nous offrir un spectacle assez curieux : d'immenses troupes de juments traversaient le fleuve à la nage, afin de suivre une division de troupes dans l'intérieur. Rien de plus comique que de voir ces centaines, ces milliers de têtes, tournées toutes dans la même direction, les oreilles dressées, les naseaux grand ouverts, soufflant avec force, juste au-dessus de l'eau, et ressemblant à une troupe considérable d'animaux amphibies. Quand les troupes font une expédition, elles se nourrissent exclusivement de viande de jument, ce qui leur donne une grande facilité de mouvements. On peut, en effet, faire traverser des distances considérables aux chevaux sur ces plaines ; on m'a assuré qu'un cheval non chargé peut faire plusieurs jours de suite 100 milles par jour.

Le camp du général Rosas se trouve tout près du fleuve. C'est un carré formé de charrettes, d'artillerie, de huttes de paille, etc. Il n'y a guère que de la cavalerie, et je pense que jamais on n'a rassemblé armée ressemblant plus à une bande de brigands. Presque tous les hommes sont de race mélangée ; presque tous ont dans les veines du sang nègre, indien, espagnol. Je ne sais pourquoi, mais les hommes ayant une telle p078 origine ont rarement bonne mine. Je me présente chez le secrétaire du général pour lui montrer mon passe-port. Il se met immédiatement à m'interroger de la façon la plus hautaine et la plus mystérieuse. J'ai heureusement sur moi une lettre de recommandation que m'a donnée le gouvernement de Buenos Ayres ², pour le commandant de Patagones. On porte cette lettre au général Rosas, qui

² Je saisis celle occasion pour exprimer toute ma reconnaissance de l'obligeance avec laquelle le gouvernement de Buenos Ayres mit à ma disposition, en ma qualité de naturaliste attaché au *Beagle*, des passe-ports pour toutes les parties du pays.

m'envoie un fort gracieux message, et le secrétaire revient me trouver, mais cette fois fort poli et fort gracieux.

P91-93

Souvent la mère et les deux filles venaient à notre rancho montées sur le même cheval. Elles montent à cheval comme les hommes, mais les genoux beaucoup plus élevés. Cette habitude provient peut-être de ce qu'elles ont l'habitude, en voyage, de monter les chevaux qui portent les bagages. Les femmes doivent p079 charger et décharger les chevaux, dresser les tentes pour la nuit ; en un mot, véritables esclaves, comme les femmes de tous les sauvages, se rendre aussi utiles que possible. Les hommes se battent, chassent, soignent les chevaux et fabriquent les articles de sellerie. Une de leurs principales occupations est de frapper deux pierres l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'elles soient arrondies, afin de s'en servir pour fabriquer les bolas. A l'aide de cette arme importante, l'Indien attrape son gibier et même son cheval, qui erre en liberté dans la plaine. Quand il se bat, il essaye d'abord de renverser le cheval de son adversaire avec ses bolas et de le tuer avec son chuzo pendant qu'il est embarrassé dans la selle. Si les bolas n'atteignent que le cou ou le corps d'un animal, elles sont souvent perdues ; or, comme il faut deux jours pour arrondir ces pierres, leur fabrication est une source de travail continu. Beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, se peignent la figure en rouge, mais je n'ai jamais vu ici les bandes horizontales si communes chez les Fuégiens. Leur principal orgueil consiste à ce que tout le harnachement de leurs montures soit en argent. Quand il s'agit d'un cacique, éperons, étriers, bride du cheval, ainsi que le manche du couteau, tout est en argent. Je vis un jour un cacique à cheval ; les rênes étaient en fil d'argent et pas plus grosses qu'une corde à fouet ; voir un cheval fougueux obéir à une chaîne aussi légère n'était pas sans présenter quelque intérêt.

Le général Rosas exprima le désir de me voir, circonstance dont j'eus lieu de me féliciter plus tard. C'est un homme au caractère extraordinaire, qui a la plus profonde influence sur ses compatriotes ; influence qu'il mettra sans doute au service de son pays pour assurer sa prospérité et son bonheur ³. Il possède, dit-on, 74 lieues carrées de pays et environ trois cent mille têtes de bétail. Il dirige admirablement ses immenses propriétés et il cultive beaucoup plus de blé que tous les autres propriétaires du pays. Les lois qu'il a faites pour ses propres estancias, un corps de troupes de plusieurs centaines d'hommes qu'il a su admirablement discipliner, de façon à résister aux attaques des Indiens, voilà ce qui attira tout d'abord les yeux sur lui et commença sa célébrité. On raconte bien des anecdotes sur la rigidité avec laquelle il faisait exécuter ses lois. Voici une de ces anecdotes : il avait ordonné, sous peine d'être attaché au bloc, que personne ne portât son couteau le dimanche. p080 C'est ce jour-là, en effet, que l'on boit et que l'on joue le plus ; il en résulte des querelles qui dégénèrent en batailles où le couteau vient tout naturellement jouer un rôle et qui se terminent presque toujours par des meurtres. Un dimanche, le gouverneur vint, en grande pompe, lui rendre visite, et le général Rosas, dans son empressement à aller le recevoir, sortit de chez lui son couteau à la ceinture comme à l'ordinaire. Son intendant lui toucha le bras et lui rappela la loi ; se tournant immédiatement vers le gouverneur, le général lui dit qu'il est désolé, mais qu'il lui faut le quitter pour aller se faire attacher au bloc et qu'il n'est plus le maître dans sa propre maison jusqu'à ce qu'on vienne le délivrer. Quelque temps après, on persuada à l'intendant d'aller délivrer son maître ; mais, à peine l'avait-il fait, que le général se tourna vers lui et lui dit : « Vous venez à votre tour d'enfreindre la loi et vous allez prendre ma place. » Des actes comme ceux-là enchantent les Gauchos, qui tous sont extrêmement jaloux de leur égalité et de leur dignité.

Le général Rosas est aussi un parfait cavalier, qualité fort importante dans un pays où une armée a, un jour, choisi son général à la suite du concours suivant : On avait fait entrer dans un corral une troupe de chevaux sauvages, puis on ouvrit une porte dont les montants étaient reliés au sommet par une barre de bois. On convint que quiconque parviendrait, en sautant de la barre, à enfourcher un de ces animaux sauvages au moment où ils s'élançaient hors du corral et parviendrait en outre, sans selle ni bride, à se maintenir sur le dos du cheval et à le ramener à la porte du corral, serait élu général. Un individu réussit et fut élu, et fit sans doute un général bien digne d'une telle armée. Le général Rosas a aussi accompli ce tour de force.

C'est en employant ces moyens, c'est en adoptant le costume et les manières des Gauchos que le général Rosas a acquis une popularité illimitée dans le pays et par suite un pouvoir despotique. Un négociant anglais m'a affirmé qu'un homme arrêté pour en avoir assassiné un autre répondit, quand on l'interrogea sur le mobile de son crime : « Je l'ai tué parce qu'il a parlé insolemment du général Rosas. » Au bout d'une semaine on mit l'assassin en liberté. Je veux croire que cet élargissement a été ordonné par les amis du général et non pas par le général lui-même.

P95

Le lendemain matin, on envoie chercher les chevaux de fort bonne heure et nous partons au galop. Nous passons la Cabeza del Buey, vieux nom donné à l'extrémité d'un grand marais qui s'étend jusqu'à Bahia Blanca. Nous changeons de chevaux et traversons, pendant plusieurs lieues, des marécages et des marais salins. Nous changeons de chevaux pour la dernière fois et nous reprenons notre course au travers de la boue. Mon cheval s'abat, et je plonge dans la boue noire et liquide, accident fort désagréable quand on n'a pas d'habits de rechange

P96

La partie du port où le *Beagle* devait jeter l'ancre se trouvant à 25 milles de distance, j'obtins du commandant de la place un guide et des chevaux pour aller voir s'il est arrivé.[...] Mon guide me raconte que, deux mois auparavant, il avait été sur le point d'être tué. Il chassait avec deux autres personnes à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvons, quand tout à coup ils se trouvèrent en face d'une troupe d'Indiens qui se mirent à leur poursuite et qui atteignirent bientôt ses deux compagnons et les tuèrent. Les bolas des Indiens vinrent aussi entourer les jambes de son cheval, mais il sauta immédiatement à terre et, à l'aide de son couteau, parvint à couper les courroies qui le tenaient enchaîné ; tout en le faisant, il était obligé de tourner autour de sa monture pour éviter les chuzos des Indiens, et malgré toute son agilité, il reçut deux graves blessures. Enfin il parvint à sauter en selle et à éviter, à force d'énergie, les longues lances des sauvages, qui le suivaient de près, et qui ne cessèrent la poursuite que quand il fut arrivé en vue du fort. Depuis ce jour, le commandant défendit à qui que ce soit de sortir de la ville. Je ne savais pas tout cela quand je me mis en route, et ce ne fut pas, je l'avoue, sans une certaine inquiétude que je vis mon guide observer avec la plus profonde attention un cerf qui, à l'autre bout de la plaine, paraissait avoir été effrayé par quelqu'un.

P97

Depuis vingt heures à peine j'étais privé d'eau, et je n'avais été exposé que fort peu de temps au soleil ; j'éprouvais cependant une grande faiblesse. Comment peut-on survivre deux ou trois jours dans les mêmes circonstances? C'est ce que je ne peux m'imaginer. Toutefois je dois avouer que mon guide ne souffrait pas du tout et semblait fort étonné qu'un jour de privation produisît un tel effet sur moi.

P98-99

Deux jours après, je me rends de nouveau au port. Nous approchons de notre destination, quand mon compagnon, le même homme qui m'avait déjà guidé, aperçut au loin trois

personnes chassant à cheval. Il mit aussitôt pied à terre, les examina avec soin et me dit : « Ils ne montent pas à cheval comme des chrétiens, et d'ailleurs personne ne peut quitter le fort. » Les trois chasseurs se réunirent et mirent aussi pied à terre. Enfin l'un d'eux remonta à cheval, se dirigea vers le sommet de la colline et disparut. Mon, compagnon me dit : « Il nous faut actuellement remonter à cheval ; chargez votre pistolet ; » et il examina son sabre. « Sont-ce des Indiens ? lui demandai-je. — *Quien sabe ?* (Qui sait ?) D'ailleurs, s'ils ne sont que trois, cela importe peu. » Je pensai alors que l'homme qui avait disparu derrière la colline était allé chercher le reste de la tribu. Je communiquai cette pensée à mon guide, mais il me répondait toujours par son éternel : *Quien sabe ?* Ses regards ne quittaient pas un instant la ligne de l'horizon, qu'il scrutait avec soin. Son imperturbable sang-froid finit par me sembler une véritable plaisanterie, et je lui demandai pourquoi nous ne retournions pas au fort. Sa réponse m'inquiéta un peu : « Nous retournons, dit-il, mais de façon à passer auprès d'un marais ; nous y lancerons nos chevaux au galop, et ils nous porteront tant qu'ils pourront ; puis nous nous fierons à nos jambes ; de cette manière, il n'y a pas de danger. » J'avoue que, ne me sentant pas bien convaincu, je le pressai de marcher plus vite. « Non, me répondit-il, non pas, tant qu'ils n'accéléreront pas leur allure. » Nous nous mettions à galoper dès qu'une petite inégalité de terrain nous déroba à la vue des étrangers ; mais, quand nous étions en vue, nous allions au pas. Nous atteignîmes enfin une vallée et, tournant à gauche, nous gagnâmes rapidement au galop le pied d'une colline ; il me donna alors son cheval à tenir, fit coucher les chiens et s'avança en rampant sur les mains et les genoux, pour reconnaître le prétendu ennemi. Il resta quelque temps dans [p087](#) cette position, et enfin, éclatant de rire, il s'écria : *Mugeres !* (Des femmes !) Il venait de reconnaître la femme et la belle-sœur du fils du major, qui cherchaient des œufs d'autruche. J'ai décrit la conduite de cet homme parce que tous ses actes étaient dictés par la conviction que nous nous trouvions en face d'Indiens. Aussitôt, cependant, qu'il eut découvert son absurde méprise, il me donna cent bonnes raisons pour me prouver que ce ne pouvaient pas être des Indiens ; raisons qu'un instant auparavant il avait absolument oubliées. Nous nous dirigeâmes alors paisiblement vers *Punta Alta*, pointe peu élevée d'où nous pouvions cependant découvrir presque tout l'immense port de Bahia Blanca.

Chapitre V

P123-125

Pendant mon séjour à Bahia Blanca, alors que j'attendais le *Beagle*, cette ville était plongée dans une fièvre constante par les bruits de batailles et de victoires entre les troupes de Rosas et les Indiens sauvages. Un jour arriva la nouvelle qu'une petite troupe, formant un des postes sur la route de Buenos Ayres, avait été massacrée par les Indiens. Le lendemain arrivèrent du Colorado trois cents hommes sous les ordres du commandant Miranda. Cette troupe se composait en grande partie d'indiens (*mansos* ou soumis), appartenant à la tribu du cacique Bernantio. Ces hommes passèrent la nuit ici. Impossible de rien concevoir de plus sauvage, de plus extraordinaire que la scène de leur bivouac. Les uns buvaient jusqu'à ce qu'ils fussent ivres morts ; d'autres avalaient avec délices le sang fumant des bœufs qu'on abattait pour leur souper, puis les nausées les prenaient, ils rejetaient ce qu'ils avaient bu et on les voyait tout couverts de sang et de saletés :

Nam simul expletus dapibus, vinoque sepultus,
 Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
 Immensus, saniem eructans, ac frusta cruenta
 Per somnum commixta mero.

Le lendemain matin ils partirent pour la scène du meurtre qui venait d'être signalé, avec ordre de suivre le « rastro » ou les traces des Indiens, dussent ces traces les conduire jusqu'au Chili.

Nous avons appris plus tard que les Indiens sauvages s'étaient échappés dans les grandes plaines des Pampas et que, pour une cause que je ne me rappelle pas, on avait perdu leurs traces. Un seul coup d'œil jeté sur le rastro raconte tout un poème à ces gens-là. Supposons qu'ils examinent les traces laissées par un millier de chevaux, ils vous diront bientôt combien il y en avait de montés, en comptant combien il y en a eu qui ont pris le petit galop ; ils reconnaîtront à la profondeur des empreintes combien il y avait de chevaux chargés ; à l'irrégularité de ces mêmes empreintes, le degré de leur fatigue ; à la façon dont on cuit les aliments, si la troupe que l'on poursuit voyageait rapidement ou non ; à l'aspect général, depuis combien de temps cette troupe a passé par là. Un rastro vieux d'une dizaine ou d'une quinzaine de jours est assez récent pour qu'ils le suivent facilement. Nous apprîmes aussi que Miranda, en quittant l'extrémité occidentale de la sierra Ventana, s'était rendu en droite ligne à l'île de Cholechel, située à 70 lieues de distance sur le cours du rio Negro. Il avait donc fait 200 ou 300 milles à travers un pays absolument inconnu. Y a-t-il d'autres armées au monde qui soient aussi indépendantes ? Avec le soleil pour guide, la chair des juments pour nourriture, leur garniture de selle pour lit, ces hommes iraient jusqu'au bout du monde, à condition qu'ils trouvent un peu d'eau de temps en temps.

Quelques jours après, je vis partir un autre détachement de ces soldats, ressemblant à des bandits, qui allaient faire une expédition contre une tribu d'indiens qui se trouvait campée près des petites Salinas. La présence de cette tribu avait été trahie par un cacique prisonnier. L'Espagnol qui apporta l'ordre de marche était un homme fort intelligent. Il me donna quelques détails sur le dernier engagement auquel il avait assisté. Quelques Indiens faits prisonniers avaient indiqué le campement d'une tribu vivant sur la live nord du Colorado. On envoya deux cents soldats pour les attaquer. Ceux-ci découvrirent les Indiens, grâce au nuage de poussière que soulevaient les sabots de leurs chevaux, car ils avaient levé leur camp et s'en allaient. Le pays était montagneux et sauvage, et on devait être fort loin dans l'intérieur, car la Cordillère était en vue. Les Indiens, hommes, femmes et enfants, composaient un groupe d'environ cent dix personnes, et presque tous furent pris ou tués, car les soldats ne font quartier à aucun homme. Les Indiens éprouvent actuellement une si grande terreur, qu'ils ne résistent plus en corps : chacun d'eux s'empresse de fuir isolément, abandonnant femmes et enfants ; mais, quand on parvient à les atteindre, ils se retournent comme des bêtes fauves et se battent contre quelque nombre d'hommes que ce soit. Un Indien mourant saisit avec ses dents le pouce d'un des soldats qui le poursuivait, et se laissa arracher l'œil plutôt que de lâcher prise. Un autre, grièvement blessé, feignit d'être mort en ayant soin de tenir son couteau à sa portée pour frapper un dernier coup. L'Espagnol qui me donnait ces renseignements ajoutait qu'il poursuivait lui-même un Indien qui lui demandait grâce tout en essayant de détacher ses bolas afin de l'en frapper. « Mais d'un coup de sabre je le précipitai à bas de son cheval, et, sautant lestement à terre, je lui coupai la gorge avec mon couteau. » Ce sont là, sans contredit, des scènes horribles ; mais combien n'est pas plus horrible encore le fait certain qu'on massacre de sang-froid toutes les femmes indiennes qui paraissent avoir plus de vingt ans ! Quand je me récriai au nom de l'humanité, on me répondit : « Cependant que faire ? Ces sauvages ont tant d'enfants ! »

Ici chacun est convaincu que c'est là la plus juste des guerres, parce qu'elle est dirigée contre les sauvages. Qui pourrait croire qu'à notre époque il se commet autant d'atrocités dans un pays chrétien et civilisé ? On épargne les enfants, qu'on vend ou qu'on donne pour en faire des domestiques, ou plutôt des esclaves, aussi longtemps toutefois que leurs possesseurs peuvent leur persuader qu'ils sont esclaves. Mais je crois qu'en somme on les traite assez bien.

Pendant la bataille quatre hommes s'enfuirent ensemble ; on les poursuivit ; l'un d'eux fut tué et les trois autres pris vivants. C'étaient des messagers ou ambassadeurs d'un corps considérable d'indiens réunis, pour la défense commune, auprès de la Cordillère. La tribu auprès de laquelle ils avaient été envoyés était sur le point de tenir un grand conseil, le festin de chair de jument était prêt, la danse allait commencer, et le lendemain les ambassadeurs devaient repartir pour la Cordillère. Ces ambassadeurs étaient de beaux hommes, très-blonds, ayant plus de 6 pieds de haut ; aucun d'eux n'avait trente ans.

P126

Le plan du général Rosas consiste à tuer tous les traînardes, puis à chasser toutes les tribus vers un point central et à les y attaquer pendant l'été, avec le concours des Chiliens. On doit répéter cette opération trois ans de suite. Je pense qu'on a choisi l'été pour l'époque de l'attaque principale, parce que, pendant cette saison, il n'y a pas d'eau dans les plaines, et que les Indiens sont, par conséquent, obligés de suivre certaines routes.[...] Depuis que j'ai quitté l'Amérique méridionale, j'ai appris que cette guerre d'extermination avait complètement échoué.

P127

Cholechel est un poste fort important, car c'est un lieu de passage pour les chevaux ; aussi y établit-on pendant quelque temps le quartier général d'une division de l'armée. Quand les troupes arrivèrent pour la première fois en cet endroit, elles y trouvèrent une tribu d'Indiens et en tuèrent vingt ou trente. Le cacique s'échappa d'une façon qui surprit tout le monde. Les principaux Indiens ont toujours un ou deux chevaux choisis qu'ils gardent sous la main en cas de besoin pressant. Le cacique s'élança sur un de ces chevaux de réserve, un vieux cheval blanc, emportant avec lui son fils encore en bas âge. Le cheval n'avait ni selle ni bride. Pour éviter les balles, l'Indien monta son cheval comme le font ordinairement ses compatriotes, c'est-à-dire un bras autour du cou de l'animal et une jambe seulement sur son dos. Suspendu ainsi sur le côté, on le vit caresser la tête de son cheval et lui parler. Les Espagnols s'acharnèrent à sa poursuite ; le commandant changea trois fois de cheval, mais ce fut en vain. Le vieil Indien et son fils parvinrent à s'échapper, et par conséquent à conserver leur liberté. Quel magnifique spectacle ce devait être, quel beau sujet de tableau pour un peintre : le corps nu, bronzé du vieillard portant dans ses bras son jeune fils, suspendu à son cheval blanc, comme Mazeppa, et échappant ainsi à la poursuite de ses ennemis !

P127-128

On sait qu'aucun Indien des Pampas ne se sert aujourd'hui d'arc ni de flèches, à l'exception, je crois, d'une petite tribu qui habite le Banda oriental. Mais cette dernière tribu est fort éloignée des Indiens des Pampas, et se trouve fort rapprochée au contraire des tribus qui habitent les forêts et qui ne montent jamais à cheval. Il semble donc que ces pointes de flèches sont des restes fort anciens provenant d'Indiens⁴ qui vivaient avant le grand changement apporté dans leurs habitudes par l'introduction du cheval en Amérique.

Chapitre VI

P134

Les Indiens mangent beaucoup de sel ; leurs enfants croquent des morceaux de sel comme les nôtres croquent des morceaux de sucré. Les Gauchos ont un goût tout différent, car ils en mangent à peine, bien qu'ils aient le même genre de vie ; selon Mungo Park⁵, les peuples qui ne se nourrissent que de légumes ont une véritable passion pour le sel. Les Indiens, lancés au galop, nous saluèrent amicalement en passant ; ils chassaient devant eux un troupeau de chevaux et étaient suivis à leur tour par une bande de chiens maigres.

⁴ Azara doute que les Indiens des Pampas se soient jamais servis d'arcs et de flèches.

⁵ *Travels in Africa*, p. 38.

P134-135

Après le dîner les soldats se divisent en deux camps pour essayer leur adresse avec les bolas. On plante deux lances dans le sol à 35 mètres de distance l'une de l'autre, mais les bolas ne les atteignent qu'une fois sur quatre ou cinq fois. On peut lancer les bolas à 50 ou 60 mètres, mais sans pouvoir viser. Toutefois cette distance ne s'applique pas aux hommes à cheval ; quand la vitesse du cheval vient s'ajouter à la force du bras, on peut les lancer, dit-on, avec presque certitude d'atteindre le but, à une distance de 80 mètres.

P141-142

J'ai entendu dire que des malades, en Angleterre, à qui on ordonne une nourriture exclusivement animale, peuvent à peine, même avec l'espoir de la vie, se résoudre à s'y soumettre. Cependant les Gauchos des Pampas ne mangent que du bœuf pendant des mois entiers. Mais j'ai observé qu'ils absorbent une grande proportion de gras, qui est de nature moins animale, et ils détestent tout particulièrement la viande sèche, telle que celle de l'agouti. Le docteur Richardson ⁶ a remarqué aussi que, « quand on s'est nourri exclusivement pendant longtemps de viande maigre, on éprouve un désir si irrésistible de manger du gras, qu'on peut en consommer une quantité considérable, même de gras huileux, sans éprouver de nausées » ; cela me paraît constituer un fait physiologique fort curieux. C'est peut-être comme conséquence de leur diète exclusivement animale que les Gauchos, comme tous les autres animaux carnivores, peuvent s'abstenir de nourriture pendant longtemps. On m'a affirmé qu'à Tandeele des soldats ont volontairement poursuivi une troupe d'indiens, pendant trois jours, sans boire ni manger.

P146-147

Un des spectacles les plus curieux que puisse offrir Buenos Ayres est le grand *corral*, où l'on garde avant de les abattre les bestiaux qui doivent servir à l'approvisionnement de la ville. La force du cheval comparée à celle du bœuf est réellement étonnante. Un homme à cheval, après avoir enlacé de son lazo les cornes d'un bœuf, peut traîner ce dernier où il le veut. L'animal laboure la terre de ses jambes tendues en avant pour résister à la force supérieure qui l'entraîne, mais tout est inutile ; ordinairement aussi le bœuf prend son élan et se jette de côté, mais le cheval se tourne immédiatement pour recevoir le choc qui se produit avec une telle violence que le bœuf est presque renversé ; il est fort surprenant qu'il n'ait pas le cou cassé. La lutte, il faut le dire, n'est pas tout à fait égale, car, tandis que le cheval tire du poitrail, le bœuf tire du sommet de la tête. Un homme, d'ailleurs, peut retenir de la même façon le cheval le plus sauvage, si le lazo a été le saisir juste derrière les oreilles. On traîne le bœuf à l'endroit où il doit être abattu ; puis le *matador*, s'approchant avec précaution, lui coupe le jarret. C'est alors que l'animal pousse son mugissement de mort, le cri d'agonie le plus terrible que je connaisse. Je l'ai souvent entendu à une grande distance, le distinguant au milieu d'une foule d'autres bruits, et j'ai toujours compris que la lutte était finie. Toute cette scène est horrible et révoltante ; on marche sur une couche d'ossements, et chevaux et cavaliers sont couverts de sang.

Chapitre VII

P156-158

Dans le dépôt des Pampas, auprès de Bajada, j'ai trouvé la carapace osseuse d'un animal gigantesque ressemblant au Tatou ; quand cette carapace fut débarrassée de la terre qui la remplissait, on aurait dit un grand chaudron. J'ai trouvé aussi au même endroit des dents du *Toxodon* et du *Mastodonte* et une dent de cheval, toutes ayant revêtu la couleur du dépôt et tombant presque en poussière. Cette dent de cheval m'intéressait beaucoup ⁷ et je pris les soins les plus minutieux pour bien m'assurer qu'elle avait été enfouie à la même époque que

⁶ *Fauna Boreali-Americana*, vol. I, p 35.

⁷ Il est à peu près inutile de constater ici que le cheval n'existait pas en Amérique au temps de Colomb.

les autres restes fossiles ; j'ignorais alors qu'une dent semblable se trouvât cachée dans la gangue des fossiles que j'avais trouvés à Bahia Blanca ; on ne savait pas non plus alors que les restes du cheval se trouvent de toutes parts dans l'Amérique du Nord. M. Lyell a dernièrement rapporté des Etats-Unis une dent de cheval ; or, il est intéressant de constater que le professeur Owen n'a pu trouver, dans aucune espèce fossile ou récente, une courbe légère, mais fort singulière, qui caractérise cette dent, jusqu'à ce qu'il ait pensé à la comparer à la mienne ; le professeur a donné à ce cheval américain le nom d'*Equus curvidens*. N'est-ce pas un fait merveilleux dans l'histoire des mammifères qu'un cheval indigène ait habité l'Amérique méridionale, puis qu'il ait disparu, pour être remplacé plus tard par les hordes innombrables descendant de quelques animaux introduits par les colons espagnols ?

L'existence, dans l'Amérique méridionale, d'un cheval fossile, du mastodonte, peut-être d'un éléphant ⁸, et d'un ruminant à cornes creuses, découvert par MM. Lund et Clausen dans les cavernes du Brésil, constitue un fait fort intéressant au point de vue de la distribution géographique des animaux. Si nous divisons aujourd'hui l'Amérique, non pas par l'isthme de Panama, mais par la partie méridionale du Mexique ⁹, sous le 20° degré de latitude, où le grand plateau présente un obstacle à la migration des espèces, en modifiant le climat et en formant, à l'exception de quelques vallées et d'une bordure de basses terres sur la côte, une barrière presque infranchissable, nous aurons les deux provinces zoologiques de l'Amérique qui contrastent si vivement l'une avec l'autre. Quelques espèces seules ont franchi la barrière et on peut les considérer comme des émigrants du Sud, tels que le Puma, l'opossum, le Kinkajou et le Pécar. L'Amérique méridionale possède plusieurs rongeurs particuliers, une famille de singes, le Lama, le Pécar, le Tapir, l'Opossum et surtout plusieurs genres d'Édentés, ordre qui comprend les Paresseux, les Fourmiliers et les Tatous. L'Amérique septentrionale possède aussi de nombreux rongeurs particuliers (en laissant, bien entendu, de côté quelques espèces errantes), quatre genres de ruminants à cornes creuses (le Bœuf, le Mouton, la Chèvre et l'Antilope), groupe dont l'Amérique méridionale ne possède pas une seule espèce. Autrefois, mais pendant la période où vivaient la plupart des coquillages actuellement existants, l'Amérique septentrionale possédait, outre les ruminants à cornes creuses, l'Éléphant, le Mastodonte, le Cheval et trois genres d'Édentés, c'est-à-dire le Mégathérium, le Mégalonyx et le Mylodon. Pendant la même période ou à peu près, comme le prouvent les coquillages de Bahia Blanca, l'Amérique méridionale possédait, nous venons de le voir, un mastodonte, le cheval, un ruminant à cornes creuses, et les trois mêmes genres d'édentés, outre plusieurs autres. D'où il appert que l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, possédant à une époque géologique récente ces divers genres en commun, se ressemblaient beaucoup plus alors qu'aujourd'hui par le caractère de leurs habitants terrestres. Plus je réfléchis à ce fait, plus il me semble intéressant.

P160

⁸ Cuvier, *Ossements fossiles*, vol. I, p. 158.

⁹ C'est là la division géographique adoptée par Lichtenstein, Swainson, Erichson et Richardson. La section du pays, section passant par Vera-Cruz et Acapulco, qu'a donnée Humboldt dans l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, prouve quelle immense barrière forme le plateau du Mexique. Le docteur Richardson, dans son admirable rapport sur la zoologie de l'Amérique du Nord, lu devant l'Association britannique (1836, p. 157), parle de l'identification d'un animal mexicain avec le *Syntheres prehensilis* et ajoute : « Je ne saurais prouver que l'analogie est absolument démontrée ; mais, s'il en est ainsi, c'est, sinon un exemple unique, tout au moins un exemple presque unique, d'un animal rongeur commun à l'Amérique méridionale et à l'Amérique septentrionale. »

L'eau de toutes les petites rivières devint saumâtre et ce fait causa la mort de beaucoup d'animaux en certains endroits, car, quand un animal boit de cette eau, il meurt infailliblement. Azara ¹⁰ décrit la fureur des chevaux en semblable occasion ; tous s'élancent dans les marais, et les premiers arrivés sont écrasés par la foule qui les suit. Il ajoute qu'il a vu plus d'une fois les cadavres de plus de mille chevaux sauvages qui avaient péri ainsi.

Chapitre VIII

P170-171

Dans une excursion précédente j'avais traversé la Lucia près de son embouchure, et j'avais été tout étonné de voir avec quelle facilité nos chevaux, bien que n'étant pas habitués à nager, avaient parcouru cette distance d'au moins 600 mètres. Un jour qu'à Montevideo je manifestais mon étonnement à ce sujet, on me raconta que quelques saltimbanques, accompagnés de leurs chevaux, avaient fait naufrage dans la Plata ; un de ces chevaux nagea pendant une distance de 7 milles pour gagner la terre. Dans le courant de la journée un Gaucho me donna un réjouissant spectacle par la dextérité avec laquelle il força un cheval rétif à traverser une rivière à la nage. Le Gaucho se déshabilla complètement, remonta sur son cheval et força ce dernier à entrer dans l'eau jusqu'à ce qu'il eût perdu pied ; il se laissa alors glisser sur la croupe du cheval et l'empoigna par la queue ; chaque fois que l'animal retournait la tête, le Gaucho lui jetait de l'eau pour l'effrayer. Dès que le cheval toucha terre de l'autre côté, le Gaucho se hissa de nouveau en selle et il était fermement assis, guides en main, avant qu'il fût tout à fait sorti de la rivière. C'est un fort beau coup d'œil que de voir un homme nu sur un cheval nu ; je n'aurais jamais cru que les deux animaux allassent si bien ensemble. La queue du cheval constitue un appendice fort utile ; j'ai traversé une rivière en bateau accompagné de quatre personnes, traîné de la même manière que le Gaucho dont je viens de parler. Quand un homme à cheval a à traverser une large rivière, le meilleur moyen est de saisir le pommeau de la selle ou la crinière du cheval d'une main et de nager de l'autre.

P179-183

Un soir, je vis arriver un *domidor* (un dompteur de chevaux) qui venait dans le but de dompter quelques poulains. Je vais décrire en quelques mots les opérations préparatoires, car je crois qu'aucun voyageur n'a fait jusqu'ici cette description. On fit entrer dans un corral une troupe de jeunes chevaux sauvages, puis on en ferma la porte. Le plus souvent un homme seul se charge de saisir et de monter un cheval qui n'a jamais porté ni selle ni bride ; il n'y a, je crois, qu'un Gaucho qui puisse arriver à ce résultat. Le Gaucho choisit un poulain bien développé et, au moment où le cheval galope autour du cirque, il jette son lasso de façon à envelopper les deux jambes de devant de l'animal. Le cheval s'abat immédiatement et, pendant qu'il se débat sur le sol, le Gaucho, tenant le lasso tendu, tourne autour de lui de façon à entourer une des jambes de derrière de l'animal, juste au-dessous du boulet et ramène cette jambe aussi près que possible de celles de devant ; puis il attache son lasso et les trois jambes se trouvent liées ensemble. Il s'assied alors sur le cou du cheval et il fixe à sa mâchoire inférieure une forte bride, mais ne lui passe pas de mors : il attache cette bride en passant, par les œillets qui la terminent, une lanière très-forte qu'il enroule plusieurs fois autour de la mâchoire et de la langue. Cela fait, il lie les deux jambes de devant du cheval avec une forte lanière de cuir retenue par un nœud coulant ; il enlève alors le lasso qui retenait les trois jambes du poulain et ce dernier se relève avec difficulté. Le Gaucho empoigne la bride fixée à la mâchoire inférieure du cheval et le conduit hors du corral. S'il y a là un second homme (autrement l'opération est beaucoup plus difficile), celui-ci maintient la tête de l'animal pendant que le premier lui met une couverture et une selle et sangle le tout. Pendant cette opération le cheval, étonné, effrayé de se sentir ainsi sanglé autour de la taille, se roule bien des fois sur le sol et on ne peut le faire relever qu'à force de coups. Enfin, quand on a fini de le seller, le pauvre animal, tout blanc d'écume, peut à peine respirer, tant il est effrayé. Le Gaucho se prépare

alors à s'élancer en selle en appuyant fortement sur l'étrier de façon à ce que le cheval ne perde pas l'équilibre ; au moment où il enjambe l'animal, il tire le nœud coulant et le cheval se trouve libre. Quelques *domidors* détachent le nœud coulant alors que le cheval est encore couché sur le sol et, assis sur la selle, ils le laissent se relever sous eux. Le cheval, fou de terreur, fait quelques écarts terribles, puis part au galop ; quand il est absolument épuisé, l'homme, à force de patience, le ramène au corral, où il le laisse en liberté tout couvert d'écume et respirant à peine. On a beaucoup plus de peine avec les chevaux qui, ne voulant pas partir au galop, se roulent opiniâtrement sur le sol. Ce procédé de domptage est horrible, mais le cheval ne résiste plus après deux ou trois épreuves. Il faut cependant plusieurs semaines avant qu'on puisse lui passer un mors en fer, car il faut qu'il apprenne à comprendre que l'impulsion donnée à la bride représente la volonté de son maître ; jusque-là le mors le plus puissant ne servirait à rien.

Il y a tant de chevaux dans ce pays, que l'humanité et l'intérêt n'ont presque rien en commun, et c'est pour cette raison, je crois, que l'humanité a fort peu d'empire. Un jour que je parcourais les Pampas à cheval, accompagné de mon hôte, estanciero fort respectable, ma monture fatiguée restait en arrière. Cet homme me criait souvent de l'éperonner. Je lui répondais que ce serait une honte, car le cheval était complètement épuisé. « Qu'importe ! criait-il, éperonnez ferme, le cheval m'appartient. » J'eus alors quelque difficulté à lui faire comprendre que si je ne me servais pas de l'éperon, c'était à cause du cheval et non à cause de lui. Il parut fort étonné et s'écria : *Ah ! don Carlos, que cosa !* Il n'avait certainement jamais eu une idée semblable.

On sait que les Gauchos sont excellents cavaliers. Ils ne comprennent pas qu'on puisse être renversé de cheval, quels que soient les écarts de ce dernier. Pour eux, un bon cavalier est celui qui peut diriger un poulain indompté, qui peut, si son cheval vient à tomber, se retrouver sur ses pieds ou accomplir d'autres exploits analogues. J'ai entendu un homme parier qu'il ferait tomber son cheval vingt fois de suite et que sur ces vingt fois il ne tomberait pas lui-même plus d'une fois. Je me rappelle avoir vu un Gaucho qui montait un cheval fort opiniâtre ; trois fois de suite celui-ci se cabra si complètement, qu'il retomba sur le dos avec une grande violence ; le cavalier, conservant tout son sang-froid, jugea chaque fois le moment où il fallait se jeter à bas, et à peine le cheval était-il debout à nouveau, que l'homme s'élançait sur son dos ; ils partirent enfin au galop. Le Gaucho ne semble jamais employer la force. Un jour, alors que je galopais auprès de l'un d'eux, excellent cavalier d'ailleurs, je me disais qu'il faisait si peu attention à son cheval que, si celui-ci venait à faire un écart, il serait certainement désarçonné. A peine m'étais-je fait cette réflexion, qu'une autruche s'élança hors de son nid sous les pas mêmes du cheval ; le jeune poulain fit un bond de côté, mais quant au cavalier, tout ce que je puis dire, c'est qu'il partagea la terreur de son cheval et se jeta de côté avec lui, mais sans quitter la selle.

Au Chili et au Pérou on s'occupe bien davantage de la finesse de la bouche du cheval qu'on ne le fait à la Plata ; c'est évidemment là une des conséquences de la nature plus accidentée du pays. Au Chili, on ne pense pas qu'un cheval soit parfaitement dressé jusqu'à ce qu'on puisse l'arrêter soudain au milieu de sa course la plus rapide, à un endroit donné, sur un manteau jeté sur le sol, par exemple ; ou bien on le lance à toute vitesse contre un mur et, arrivé devant l'obstacle, on l'arrête en le faisant se cabrer de façon à ce que ses sabots de devant éraflent la muraille. J'ai vu un cheval plein de feu qu'on conduisait en ne touchant la bride qu'avec le pouce et l'index, qu'on faisait galoper à toute vitesse autour d'une cour, puis qu'on faisait tourner sans diminuer la vitesse autour d'un poteau, à une distance si égale, que le cavalier touchait pendant tout le temps le poteau avec un de ses doigts ; puis, faisant une

demi-volte dans l'air, le cavalier continuait tout aussi rapidement son circuit dans l'autre direction en touchant le poteau de l'autre main.

On considère qu'amené à cet état, un cheval est bien dressé et, bien que cela puisse, au premier abord, paraître inutile, il est loin d'en être ainsi. C'est seulement pousser à la perfection ce qui est nécessaire chaque jour. Un taureau saisi par le lasso se met quelquefois à galoper en rond et le cheval, s'il n'est pas bien dressé, s'alarme de la tension soudaine qu'il a à supporter et il ne tourne pas alors comme le pivot d'une roue. Bien des hommes ont été tués de cette façon, car, si le lasso vient à s'enrouler une seule fois autour du corps du cavalier, il est presque immédiatement coupé en deux, à cause de la tension qu'exercent les deux animaux. Les courses de chevaux, dans ce pays, reposent sur le même principe ; la piste n'a guère que 200 ou 300 mètres de longueur, car on désire avant tout se procurer des chevaux dont l'élan est très-rapide. On dresse les chevaux de course non-seulement à toucher une ligne avec leurs sabots, mais à s'élancer des quatre pieds ensemble de façon à ce que le premier bond mette en jeu tous les muscles. On m'a raconté au Chili une anecdote que je crois vraie et qui est un excellent exemple de l'importance qu'a le bon dressage des chevaux. Un homme fort respectable, voyageant un jour à cheval, rencontra deux autres voyageurs dont l'un montait un cheval qui lui avait été volé. Il les arrêta et réclama son bien ; ils ne lui répondirent qu'en tirant leurs sabres et en se mettant à sa poursuite. L'homme, montant un cheval très-rapide, s'arrangea de façon à ne pas les devancer de beaucoup ; en passant auprès d'un épais buisson, il tourna court et arrêta net son cheval. Les gens qui le poursuivaient furent obligés de passer devant lui, ne pouvant arrêter leur monture. Il s'élança immédiatement à leur poursuite, plongea son couteau dans le dos de l'un des voleurs, blessa l'autre, reprit son cheval et rentra chez lui. Pour arriver à des résultats aussi parfaits, il faut deux choses : un mors très-puissant comme celui des mamelucks, mors dont on se sert rarement, mais dont le cheval connaît exactement la force, et d'immenses éperons émoussés avec lesquels on peut simplement effleurer la peau du cheval ou lui causer une violente douleur. Avec des éperons anglais, qui entament la peau dès qu'ils la touchent, je crois qu'il serait impossible de dresser un cheval à l'américaine.

Dans une estancia, près de Las Vacas, on abat chaque semaine une grande quantité de juments dans le seul but d'en vendre la peau, bien qu'elle ne vaille que 5 dollars en papier, ou environ 3 fr. 50. Il semble d'abord fort étrange qu'on tue des juments pour une somme si minime, mais comme on pense dans ce pays qu'il est absurde de dompter ou de monter une jument, elles ne servent qu'à la reproduction. Je n'ai jamais vu employer les juments que dans un seul but, battre le grain ; pour cela on les dresse à tourner en cercle dans un enclos où on a répandu les gerbes. L'homme qu'on employait à abattre les juments était fort célèbre pour la dextérité avec laquelle il se servait du lasso. Placé à 42 mètres de l'ouverture du corral, il pariait avec qui voulait qu'il saisisse par les jambes tout animal qui passerait devant lui sans en manquer un seul. Un autre homme proposait le pari suivant : il entrerait à pied dans le corral, attraperait une jument, attacherait ses jambes de devant, la ferait sortir, la jetterait sur le sol, la tuerait, la dépècerait et étendrait la peau pour la faire sécher (ce qui est une opération fort longue) ; il pariait qu'il répéterait cette opération vingt-deux fois par jour, ou bien encore qu'il tuerait et dépècerait cinquante animaux en un jour. C'eût été là un travail prodigieux, car on considère que tuer et dépècer quinze ou seize animaux par jour est tout ce qu'un homme peut faire.

P184

Pendant les six derniers mois j'ai eu l'occasion d'étudier le caractère des habitants de ces provinces. Les Gauchos, ou paysans, sont bien supérieurs aux habitants des villes. Invariablement, le Gaucho est fort obligeant, fort poli, fort hospitalier ; je n'ai jamais vu un exemple de grossièreté ou d'inhospitalité. Plein de modestie quand il parle de lui-même ou de

son pays, il est en même temps hardi et brave. D'autre part, on entend constamment parler de vols et de meurtres ; l'habitude de porter toujours un couteau est la principale cause de ces derniers.

P185

Les classes plus élevées, plus instruites, qui habitent les villes possèdent, à un degré moindre cependant, les qualités du Gaucho ; mais bien des vices que n'a pas celui-ci annulent, je le crains, ces bonnes qualités. On remarque dans ces classes élevées la sensualité, l'irréligion, la corruption la plus éhontée, poussées au suprême degré.

P205

Comment expliquer l'extinction du cheval ? Les pâturages ont-ils fait défaut dans ces plaines parcourues depuis par les millions de chevaux descendant des animaux introduits par les Espagnols ? Les espèces nouvellement introduites ont-elles accaparé la nourriture des grandes races antérieures ? Pouvons-nous croire que le Capybara ait accaparé les aliments du Toxodon, le Guanaco du Macrauchenia, les petits Edentés actuels de leurs nombreux prototypes gigantesques ? Il n'y a certes pas, dans la longue histoire du monde, de fait plus étonnant que les immenses exterminations, si souvent répétées, de ses habitants.

Chapitre IX

P210

Nous apercevons au loin une fumée considérable et nous trouvons le squelette d'un cheval, signes certains que les Indiens sont dans notre voisinage. Le lendemain matin (21), nous remarquons sur le sol les pistes d'une troupe à cheval et les empreintes faites par les chuzos ou longues lances que les Indiens laissent souvent traîner à terre. Nous en arrivons à la conclusion que les Indiens sont venus nous observer pendant la nuit. Peu de temps après, nous arrivons à un endroit où, d'après les empreintes toutes fraîches de pas d'hommes, d'enfants et de chevaux, il devient évident que les naturels ont traversé le fleuve.

P222

Dans la soirée, nous rencontrons un petit troupeau. Un de mes compagnons, qui porte le nom de Saint-Iago, parvient bientôt à détourner une vache grasse. Il lui jette les bolas, l'atteint aux jambes, mais les bolas ne les entourent pas. Il jette alors son chapeau à terre pour reconnaître l'endroit où sont tombés ses bolas, et, tout en poursuivant la vache au galop, il prépare son lasso, atteint la vache après une course forcenée et parvient à la saisir par les cornes. L'autre Gaucho nous avait précédés avec les chevaux de main, de telle sorte que Saint-Iago eut quelque difficulté à tuer la bête furieuse. Il parvint cependant à l'entraîner à un endroit où le terrain était parfaitement plat, en utilisant pour ce faire tous les efforts qu'elle faisait pour se rapprocher de lui. Quand elle ne voulait pas bouger, mon cheval, parfaitement dressé à ce genre d'exercice, s'approchait d'elle et la poussait violemment du poitrail. Mais ce n'était pas le tout que de l'amener sur un terrain plat, il s'agissait de tuer la bête folle de terreur, ce qui ne paraît pas chose facile pour un homme seul. Ce serait même chose impossible, si le cheval, quand son maître l'a abandonné, ne comprenait pas instinctivement qu'il est perdu si le lasso n'est pas toujours tendu ; de telle sorte que, si le taureau ou la vache fut un mouvement en avant, le cheval s'avance rapidement dans la même direction ; si la vache se tient tranquille, le cheval reste immobile, arc-bouté sur ses jambes. Or, le cheval de Saint-Iago, tout jeune encore, ne comprenait pas bien cette manœuvre, et la vache se rapprochait graduellement de lui. Ce fut un spectacle admirable que de voir avec quelle dextérité Saint-Iago parvint à passer derrière la bête, à éviter ses coups de corne et à lui couper enfin les jarrets ; après quoi, il n'eut pas beaucoup de peine à lui plonger son couteau dans la nuque, et la vache tomba, comme si elle avait été foudroyée. Il enleva alors des morceaux de chair recouverts de la peau, mais sans os, en quantité suffisante pour notre expédition. Nous nous rendîmes à

l'endroit que nous avons choisi pour y passer la nuit ; pour souper, nous eûmes de la *carne con cuero* ou de la viande rôtie portant encore sa peau.

P223-225

Quand on s'approche d'eux, les jeunes taureaux se sauvent ordinairement à quelque distance. Mais les vieux ne bougent pas, ou s'ils bougent, c'est uniquement pour se précipiter sur vous ; ils tuent ainsi un grand nombre de chevaux. Pendant notre voyage, un vieux taureau traversa un ruisseau bourbeux et se plaça sur l'autre bord juste en face de nous. Nous essayâmes en vain de le déloger, ce fut impossible, et nous fûmes obligés de faire un grand détour pour l'éviter. Les Gauchos, pour se venger, résolurent de le châtier de façon à le rendre impuissant au combat dans l'avenir. Ce fut un intéressant spectacle de voir comment l'intelligence vient en quelques minutes à bout de la force brutale. Au moment où il se précipitait sur le cheval de l'un de mes compagnons de route, un lasso lui enveloppa les cornes et un autre les jambes de derrière ; en un instant, le monstre gisait impuissant sur le sol. Il semble fort difficile, à moins de tuer la bête, de détacher un lasso dès qu'il s'est enroulé autour des cornes d'un animal furieux ; ce serait, je crois, chose impossible pour un homme seul. Mais si un second homme jette son lasso de façon à entourer les deux jambes de derrière, l'opération devient très-facile. L'animal, en effet, reste étendu et absolument inerte tant que l'on tient fortement ses deux jambes de derrière ; le premier homme peut alors s'avancer et détacher son lasso avec ses mains, puis remonter tranquillement à cheval ; mais, dès que le second homme vient à relâcher, si peu que ce soit, la tension du lasso, celui-ci glisse sur les jambes du taureau, qui se relève furieux et essaye, mais en vain, de se précipiter sur son adversaire.

Pendant tout notre voyage, nous n'avons rencontré qu'un seul troupeau de chevaux sauvages. Ce sont les Français qui ont, en 1764, introduit ces animaux dans l'île aussi bien que les bestiaux ; depuis cette époque, chevaux et bestiaux ont considérablement augmenté en nombre. Fait curieux : les chevaux n'ont jamais quitté l'extrémité orientale de l'île, bien qu'aucune barrière ne s'oppose à leur passage et que cette partie de l'île ne soit pas plus tentante pour eux que les autres parties. Les Gauchos que j'ai interrogés m'ont affirmé que c'est là un fait certain, mais ils n'ont pu me donner à ce sujet aucune explication, sauf toutefois le vif attachement qu'éprouvent les chevaux pour les localités qu'ils fréquentent ordinairement. Je désirais particulièrement savoir quelle cause avait pu arrêter leur accroissement, si considérable dans le principe, arrêt d'accroissement d'autant plus remarquable, que l'île n'est pas entièrement habitée par eux et qu'il ne s'y trouve aucune bête féroce. Il est sans doute inévitable que, dans une île limitée en étendue, une cause quelle qu'elle soit doit tôt ou tard arrêter le développement d'un animal ; mais pourquoi le développement du cheval s'est-il arrêté plutôt que celui des bestiaux ? Le capitaine Sullivan a essayé de me fournir quelques renseignements à cet égard. Les Gauchos qui habitent ici attribuent principalement ce fait à ce que les étalons changent constamment de domicile et forcent les juments à les accompagner, que les jeunes soient ou non en état de les suivre. Un Gaucho a raconté au capitaine Sullivan qu'il avait observé un étalon pendant une heure entière ; ce cheval frappait violemment et mordait une jument jusqu'à ce qu'enfin il l'ait forcée à abandonner son jeune poulain. Le capitaine Sullivan m'a dit que ce fait doit être vrai, car il a trouvé bien des poulains morts abandonnés, alors qu'il n'a jamais trouvé un veau mort. En outre, on trouve bien plus fréquemment des cadavres de chevaux que des cadavres de bestiaux, ce qui semblerait indiquer que les premiers sont bien plus sujets aux maladies et aux accidents. La grande humidité du sol cause souvent un développement extraordinaire et fort irrégulier des sabots des chevaux, aussi y en a-t-il beaucoup de boiteux. Presque tous ont une robe rouan ou gris de fer. Tous les chevaux élevés dans l'île, domptés ou sauvages, ont une taille assez petite, quoiqu'ils soient bien conformés ; mais ils sont si faibles, qu'on ne peut s'en servir pour chasser les bestiaux avec le lasso ; aussi est-on obligé d'importer à grands

frais des chevaux de la Plata. Il est probable que, dans un avenir plus ou moins éloigné, l'hémisphère méridional possédera ses poneys de Falkland, comme l'hémisphère septentrional possède ses poneys de Shetland.

Au lieu d'avoir dégénéré comme les chevaux, les bestiaux, comme je l'ai déjà fait remarquer, semblent avoir grandi ; ils sont aussi bien plus nombreux que les chevaux.

P227-228

Nous nous trouvions dans une vallée assez bien défendue contre les vents froids, mais nous ne pûmes trouver de bois pour faire du feu. Les Gauchos, à ma grande surprise, se procurèrent bientôt cependant de quoi faire un feu aussi ardent qu'un brasier de charbon de terre : e'était le squelette d'un taureau récemment tué et dont les vautours avaient nettoyé les os. Ces hommes me dirent qu'en hiver ils tuaient souvent un animal, grattaient les os avec leurs couteaux et se servaient du squelette pour faire cuire leur souper.

18 mars. — Il pleut presque toute la journée. Nous parvenons cependant, en nous roulant dans nos couvertures de cheval, à passer la nuit assez chaudement et sans trop être mouillés ; cela nous enchante d'autant plus que, jusque-là, nous avons dû, après nos fatigantes journées de voyage, coucher sur des terrains tourbeux, dans l'impossibilité de trouver un endroit un peu sec. J'ai déjà eu occasion de faire remarquer combien il est singulier qu'il n'y ait absolument aucun arbre sur ces îles, bien que la Terre de Feu ne soit qu'une immense forêt. L'arbrisseau le plus considérable qui se trouve dans l'île appartient à la famille des composées, il est à peine aussi grand que notre bruyère. Une petite plante verte, qui atteint à peu près la même taille que les bruyères qui couvrent nos landes, constitue le meilleur combustible que l'on puisse se procurer ici ; cette plante a la propriété de brûler alors qu'elle est toute verte et fraîchement arrachée. Je me suis souvent amusé à voir les Gauchos allumer du feu à l'aide d'un briquet et d'un peu d'amadou, par une pluie battante et alors que tout est mouillé autour d'eux. Ils cherchent, sous les touffes d'herbe, quelques petits rameaux aussi secs que possible et les réduisent en brins de la grosseur d'une allumette ; puis ils entourent ces fibres de morceaux un peu plus gros et disposent le tout sous la forme d'un nid d'oiseau, au milieu duquel ils placent le morceau d'amadou enflammé. On expose alors ce nid au vent, le paquet se met à fumer, puis enfin les flammes se font jour. Je ne crois pas qu'on puisse espérer allumer du feu avec des matériaux aussi humides en employant une autre méthode.

19 mars. — Il y avait quelque temps que je n'étais monté à cheval, aussi je me sentais courbaturé chaque matin. J'ai été tout surpris d'apprendre que les Gauchos, qui depuis leur plus tendre enfance passent presque toute leur vie à cheval, souffrent toujours dans des circonstances analogues. Saint-Iago me raconte que, après une maladie de trois mois, il était allé chasser des bestiaux sauvages et qu'à la suite il eut une telle courbature, qu'il fut obligé de garder le lit pendant deux jours. Ceci prouve que les Gauchos doivent réellement exercer une violente action musculaire, bien qu'ils ne semblent pas le faire. Chasser les bestiaux sauvages, dans un pays si difficile à traverser à cause des nombreux marais qui l'entrecoupent, doit constituer un exercice très-fatigant. Les Gauchos me racontent qu'ils traversent souvent au galop des endroits où il serait impossible de passer au pas ;

P229

Le mauvais temps continue sans interruption ; aussi je me décide à faire une très-longue étape pour atteindre, s'il est possible, le vaisseau pendant la nuit. Il est tombé tant de pluie, que le pays tout entier n'est plus qu'un immense marécage. Mon cheval s'abat une douzaine de fois au moins ; quelquefois nos six chevaux se débattent dans la boue qui leur monte jusqu'au poitrail. Le moindre ruisseau est bordé de tourbières ; aussi, quand le cheval saute, s'abat-il en atteignant l'autre bord. Pour mettre le comble à nos misères, nous sommes obligés de

traverser la pointe d'un bras de mer ; c'était au moment de la marée haute, l'eau montait jusqu'à la croupe de nos chevaux, et la violence du vent était telle, que les vagues venaient se briser sur nous on flocons d'écume ; nous étions trempés et tout grelottants de froid. Les Gauchos eux-mêmes, habitués à toutes les intempéries des saisons, exprimèrent une vive satisfaction quand nous atteignîmes enfin les habitations.

Chapitre XI P274

La population entière des toldos, hommes, femmes et enfants, se rangea sur une élévation de terrain. Cela constituait un spectacle fort intéressant et il était impossible de ne pas se sentir pris d'affection pour les prétendus géants, tant ils étaient confiants, tant ils avaient l'humeur facile ; ils nous demandèrent de revenir les visiter. Ils semblent aimer à avoir avec eux quelques Européens, et la vieille Maria, une des femmes les plus influentes de la tribu, pria une fois M. Low de permettre à un de ses matelots de rester avec eux. Ils passent ici la plus grande partie de l'année ; cependant, en été, ils vont chasser au pied de la Cordillère, et quelquefois ils remontent vers le nord jusqu'au rio Negro, qui se trouve à une distance de 750 milles (1 200 kilomètres). Ils possèdent un grand nombre de chevaux ; chaque homme, selon M. Low, en a cinq ou six, et même toutes les femmes et tous les enfants possèdent chacun le sien. Au temps de Sarmiento (1580), ces Indiens étaient armés d'arcs et de flèches, qui ont depuis longtemps disparu ; ils possédaient alors aussi quelques chevaux. C'est là un fait curieux, qui prouve avec quelle rapidité les chevaux se sont multipliés dans l'Amérique du Sud. On débarqua les premiers chevaux à Buenos Ayres en 1537 ; cette colonie fut abandonnée pendant quelque temps et les chevaux reprirent la vie sauvage ¹¹ ; et en 1580, seulement quarante-trois ans après, on les trouve déjà sur les côtes du détroit de Magellan ! M. Low m'apprend qu'une tribu voisine d'Indiens, qui, jusqu'à présent, n'a pas employé le cheval, commence à connaître cet animal et à l'apprécier ; la tribu qui habite les environs de la baie de Gregory lui donne ses vieux chevaux et envoie, chaque hiver, quelques-uns de ses hommes les plus habiles pour les aider dans leurs chasses.

Chapitre XII P304-305

Je passe la soirée comme la veille, en causant auprès du feu avec mes deux compagnons. Les Guasos du Chili correspondent aux Gauchos des Pampas, mais ce sont en somme des êtres tout différents. Le Chili est plus civilisé, aussi les habitants ont-ils perdu beaucoup de leur caractère individuel. Les gradations de rang sont ici bien plus marquées ; le Guaso ne considère pas tous les hommes comme ses égaux et j'ai été tout surpris de voir que mes compagnons n'aimaient pas à prendre leurs repas en même temps que moi.

P305

Le Gaucho est un gentleman, tout en étant peut-être un assassin ; le Guaso, préférable sous quelques rapports, n'est jamais qu'un homme ordinaire et vulgaire. Bien que ces deux classes d'hommes aient à peu près les mêmes occupations, leurs habitudes et leur costume diffèrent ; les particularités qui les distinguent sont, en outre, universelles dans les deux pays respectifs. Le Gaucho semble ne faire qu'un avec son cheval, il rougirait de s'occuper de quoi que ce soit, sauf quand il est sur le dos de sa monture ; on peut louer le Guaso pour le faire travailler aux champs. Le premier se nourrit exclusivement de viande ; le second, presque entièrement de légumes. On ne retrouve plus ici les bottes blanches, les pantalons larges, la chilipa écarlate, qui constituent le pittoresque costume des Pampas ; au Chili, on porte des jambières

de laine verte ou noire pour protéger les pantalons ordinaires. Cependant le poncho est commun aux deux pays, Le Guaso met tout son orgueil dans ses éperons, qui sont ridiculement grands. J'ai eu occasion de voir des éperons dont la molette avait 6 pouces de diamètre et était armée de trente pointes. Les étriers atteignent les mêmes proportions, chacun d'eux consiste en un bloc de bois carré, évidé et sculpté, qui pèse au moins 3 ou 4 livres. Le Guaso se sert du laço, mieux encore peut-être que le Gaucho, mais la nature de son pays est telle qu'il ne connaît pas les bolas,

Chapitre XV

P367

». La madrina, ou marraine, est un personnage très-important : c'est une vieille jument fort tranquille portant au cou une petite clochette ; partout où elle va, les mules la suivent comme de bons enfants. L'affection de ces animaux pour leur madrina vous évite quantité de soucis. Si on a mis à paître dans un champ plusieurs troupes de mules, les muletiers n'ont qu'à conduire les madrinas dans ce champ et, s'éloignant un peu les uns des autres, à faire résonner les clochettes ; il importe peu qu'il y ait deux ou trois cents mules dans le champ, car chacune d'elles reconnaît immédiatement le son de la clochette de sa madrina et vient se ranger auprès d'elle. Il est presque impossible de perdre une vieille mule ; si on la retient par force pendant des heures, elle finit par s'échapper et, tout comme un chien, elle suit ses compagnons à la piste et les rattrape, ou plutôt, s'il faut en croire les muletiers, elle suit la madrina à la piste, car elle est le principal objet de ses affections. Je ne crois pas, toutefois, que ce sentiment d'affection revête un caractère individuel ; je pense que tout autre animal portant une clochette pourrait servir de madrina. Chaque mule, en pays plat, peut porter 416 livres (189 kilogrammes) ; mais en pays montagneux, elle porte 100 livres (45 kilogrammes) de moins. On ne dirait jamais que cet animal, d'apparence si délicate, pût porter un fardeau aussi pesant ! La mule m'a toujours paru un animal fort surprenant. Un hybride qui possède plus de raison, plus de mémoire, plus de courage, plus d'affection sociale, plus de puissance musculaire, qui vit plus longtemps qu'aucun de ses parents, voilà qui semble indiquer que, dans ce cas, l'art a surpassé la nature. Sur nos dix animaux, nous en réservions six comme montures ; les quatre autres portaient nos bagages à tour de rôle. Nous avons emporté une assez grande quantité de provisions dans la crainte d'être bloqués par les neiges, car la saison commençait à être un peu avancée pour traverser le Portillo.

P374-375

Nous commençons vers midi la fatigante ascension du Peuquenes ; pour la première fois nous éprouvons quelque difficulté à respirer. Les mules s'arrêtent environ tous les 50 mètres ; puis, après s'être reposées quelques secondes, ces pauvres animaux, si pleins de bonne volonté, repartent sans qu'il soit besoin de les pousser. Les Chiliens donnent le nom de *puna* à la courte respiration que produit la raréfaction de l'atmosphère ; ils expliquent aussi ce phénomène de la façon la plus ridicule. Selon les uns, toutes les eaux du pays donnent le *puna* ; selon les autres, partout où il y a de la neige, le *puna* existe, ce qui, en somme, est assez vrai. La seule sensation que j'aie éprouvée était une légère lourdeur dans la région des tempes et dans la poitrine ; on peut, en somme, comparer cette sensation à celle que l'on éprouve quand on sort d'une chambre bien chaude et que l'on passe rapidement en plein air pendant une assez forte gelée.

P387-388

Jusqu'à présent, le paysage est fort peu intéressant, si on le compare à la passe de Portillo. C'est à peine si l'on peut voir quoi que ce soit outre les deux murs nus de la grande vallée à fond plat que suit la route jusqu'à la plus haute crête. La vallée et les immenses montagnes rocheuses qui l'entourent sont absolument stériles ; depuis deux jours, nos pauvres mules n'ont rien eu à manger ; car, à l'exception de quelques arbrisseaux résineux, on ne peut voir

une seule plante. Dans le courant de la journée, nous traversons quelques-uns des défilés les plus dangereux de la Cordillère ; mais on exagère beaucoup les dangers qu'ils présentent. On m'avait dit que si j'essayais de passer à pied j'aurais certainement le vertige, et qu'il n'y avait pas d'ailleurs d'espace suffisant pour descendre de cheval ; or, je n'ai pas vu un seul endroit assez étroit pour qu'il fût impossible d'aller en avant et en arrière et où il ne fût pas possible de descendre de sa mule d'un côté ou de l'autre. J'ai traversé une des plus mauvaises passes, qui porte le nom de *las Animas* (les âmes), et c'est le lendemain seulement que j'ai appris qu'elle offre des dangers terribles. Sans doute, il y a bien des endroits où, si la mule venait à s'abattre, son cavalier serait jeté dans quelque terrible précipice, mais cela est peu à craindre. Il se peut, en outre, qu'au printemps, les *laderas*, ou routes formées à nouveau chaque année sur les piles de débris tombés pendant l'hiver soient fort mauvaises ; mais, d'après ce que j'ai vu, on ne court nulle part un danger réel. Le cas doit être tout différent pour les mules qui portent des marchandises, car la charge occupe un tel espace, que ces animaux, soit en se heurtant les uns les autres, soit en s'accrochant à une pointe de rocher, peuvent perdre leur équilibre et tomber dans les précipices. En été, les torrents doivent aussi former des obstacles presque insurmontables ; mais, au commencement de l'hiver, saison pendant laquelle je me trouvais dans ces régions, il n'y a aucun danger. Je me rends d'ailleurs parfaitement compte, comme le dit Sir F. Head, des expressions différentes qu'emploient ceux qui *ont* passé et ceux qui sont *sur le point* de tenter le passage, mais, en somme, je n'ai pas entendu dire qu'un homme se soit jamais noyé, bien que cela arrive assez fréquemment à des mules chargées. L'arriero vous conseille d'ailleurs de montrer le meilleur chemin à la mule que vous montez, puis de la laisser faire à sa tête ; la mule chargée, au contraire, choisit souvent le plus mauvais endroit et se perd.

P389

Nous nous apercevons à notre réveil qu'un voleur a entraîné une de nos mules et pris la clochette de la madrina. Nous ne faisons donc que deux ou trois milles dans la vallée et y passons un jour entier dans l'espoir de retrouver notre mule, que l'on a dû, selon l'arriero, cacher dans quelque ravin.

Chapitre XVI

P417

Mon guide me raconte que, âgé de quatorze ans, il traversait la Cordillère, au mois de mai, avec une caravane ; dans les parties centrales de la chaîne, une tempête furieuse se déclara ; les hommes pouvaient à peine se tenir sur leurs mules et les pierres volaient dans toutes les directions. Il n'y avait pas un nuage au ciel ; il ne tomba pas un seul flocon de neige, bien que la température fût très-basse. Il est probable que le thermomètre n'aurait pas indiqué beaucoup de degrés au-dessous de la glace fondante ; mais l'effet de la température sur le corps d'un homme mal protégé par un habillement insuffisant est proportionnel à la rapidité du courant d'air froid. Cette tempête dura plus d'une journée entière, les hommes perdaient rapidement leurs forces et les mules ne voulaient plus avancer. Le frère de mon guide essaya de retourner en arrière ; mais il périt, et deux jours après on trouva son corps sur le bord de la route auprès du cadavre de sa mule ; il avait encore la bride en main. Deux autres hommes de la caravane eurent les mains et les pieds gelés ; sur deux cents mules et trente vaches, on ne put sauver que quatorze mules. Il y a bien des années, une caravane entière périt, suppose-t-on, de la même manière ;

P418

Quand un cheval marche sur du sable sec et grossier, on entend un bruit tout particulier causé par la friction des particules du sable ; c'est une circonstance que j'ai remarquée plusieurs fois sur les côtes du Brésil.

ChapitreXVIII

P469

Les Taïtiens se comportent dans l'eau comme de véritables amphibiens. Une anecdote racontée par Ellis prouve qu'ils sont parfaitement chez eux dans cet élément. En 1817, on débarquait un cheval pour la reine Pomaré ; les cordes cassèrent et le cheval tomba à l'eau ; les indigènes se jetèrent immédiatement à la mer, et par leurs cris, par leurs efforts pour l'aider, firent presque noyer le pauvre animal. Mais, dès que le cheval eut atteint la côte, la population entière se sauva pour échapper au *cochon qui porte l'homme*, nom qu'ils avaient donné au cheval.